

Entretien avec Julia Kristeva : Penser en nomade et dans l'autre langue le monde, la vie psychique et la littérature

Irene Ivantcheva-Merjanska et Michèle E. Vialet

University of Cincinnati

Keywords : symbolic order – symbolic process – semiotic process – productivity – creativity – fertility – nature – culture – translation

Réalisé le 31 octobre 2009, dans le cadre du colloque international à Berlin “Kristeva in Process – Kristeva en procès. The Fertility of Thought – La pensée féconde – Die Fruchtbarkeit des Denkens” (30 octobre-1^{er} novembre, 2009), l’entretien qui suit s’est tenu dans le petit hôtel littéraire, le Circus. Sous la tutelle de l’Université Humboldt de Berlin, le colloque, organisé par Stefan Hollstein et par Dr. Azucena G. Blanco, a interrogé la pensée et l’œuvre de la psychanalyste, écrivain et philosophe Julia Kristeva.¹

Berlin, fin octobre 2009, vingt ans après la chute du mur de Berlin qui a marqué la fin du socialisme et de l’État totalitaire pour tous les pays de l’Est. Cette commémoration nous a donné le sentiment que s’opérait aussi notre réconciliation personnelle avec l’Europe. Pourquoi ? Parce que nous avions rendez-vous avec Julia Kristeva, une exilée d’origine bulgare vivant en France, qui nous recevait à Berlin. “Nous”, c’est-à-dire Michèle Vialet – une exilée française aux Etats-Unis – et Irène Ivantcheva-Merjanska – une exilée bulgare aux États-Unis. Trois femmes, trois universitaires, trois nomades, au sens où Julia Kristeva le pense, l’écrit.

Quelques mois auparavant, nous avions envoyé nos questions à Mme Kristeva qui nous avait répondu par courrier électronique en moins de trois semaines. Elle appréciait nos questions de lectrices attentives à son œuvre. Elle nous a invitées à la rencontrer pendant le colloque de Berlin, promettant de trouver un peu de temps. Reconnaissantes et ravies, nous quittons les États-Unis, chacune de son côté, pour Berlin. Mme Kristeva, elle, quitte un colloque sur Freud qui se tient à Vienne (“The Force of Monotheism”²), où elle a donné la conférence d’ouverture. En nous rendant à l’hôtel Circus, dans le vent fripon du soir d’automne, nous sommes émues à l’idée de rencontrer, après tant d’années de lecture et de réflexion, Julia Kristeva, un des penseurs et des esprits créateurs les plus importants de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle.

Julia Kristeva nous accueille d’emblée avec chaleur. Son tact et son écoute de l’autre, qu’elle défend dans son œuvre, se perçoivent dès les premiers instants. Son regard pétille, son visage s’illumine.

¹ The International Colloquium “Kristeva in Process”, 30th of October – 1st of November 2009, Institut für Romanistik, Humboldt Universität zu Berlin, Germany : See Hollstein, “Introduction” 1, footnote 1 in this volume.

² “The Force of Monotheism: Psychoanalysis and Religions” : International Conference, October 29 -31, 2009, Freud Museum, Vienna.

Élégante, elle porte une belle écharpe de couleur enroulée autour du cou. Un peu enrhumée... trop de voyages... mais entièrement présente à nous, elle établit immédiatement un chez-soi ... un chez-nous. La conversation démarre comme si nous nous connaissions depuis des années. Nos échanges par courrier électronique sont déjà loin. Nos deux premières questions portent sur le nomadisme et l'écriture romanesque.



QUESTION: *Le but de cette interview est de présenter aux lecteurs certains de vos préoccupations théoriques, littéraires et humanistes... En acceptant en 2004 le prix Holberg, un prix qui est équivalent au prix Nobel dans le domaine des sciences humaines et dont vous êtes la première lauréate, vous avez dit que cette distinction internationale “de fait honore à travers moi une citoyenne européenne, de nationalité française, d'origine bulgare et d'adoption américaine. Je me plaît à imaginer ce choix, que je qualifierais volontiers de nomade...” Est-ce que cette explication nomadologique est toujours pertinente pour vous? De quel lieu parlez-vous? D'où parlez-vous?*

JULIA KRISTEVA: De plus en plus de gens vivent loin de leurs racines, parlent plusieurs langues, métissent deux ou trois cultures, se marient avec des étrangers/ères ; c'est un mode de vie qui exige effort sur soi et dépassement de soi dans une sorte de mise à mort et de renaissance continue. Le phénomène n'est pas nouveau dans l'histoire : songez à ces familles juives expulsées d'Espagne à la fin du XV^e siècle, et celles qui ont dû fuir l'Allemagne nazie pendant les années 1930-40, aux déplacements de populations sous Staline, aux dissidents du communisme voyageant à travers le monde, à toutes ces populations déplacées lors des conflits armés en Afrique ou aux réfugiés politiques... Mais la globalisation du monde augmente ces flux migratoires et un nombre de plus en plus important de citoyens sont amenés à vivre hors de leurs territoires d'origine. Ce “nomadisme” se développe pour des raisons multiples. Nous quittons des terres de misère dans l'espoir d'un avenir meilleur, nous avons des raisons familiales, sentimentales, pour partir; ou alors ce sont des motivations professionnelles pour “mieux faire carrière”, quand nous ne sommes pas “délocalisés” bon gré mal gré, ou encore poussés par la curiosité intellectuelle, ou avides d'une plus grande liberté... Quoi qu'il en soit, non seulement nous devons nous déplacer à travers les frontières géographiques, mais aussi à travers les frontières psychiques de nos “identités”. Résultat: la plupart d'entre nous se trouve en errance, que celle-ci soit contrainte ou choisie, ce qui influe d'ailleurs la façon dont nous ressentons l'exil, l'arrachement. Devant le jury du prix Holberg, je me suis permis d'affirmer que, au-delà de mon expérience, ce phénomène de nomadisme allait se répandre et qu'il faisait écho à l'internationalisation des élites au XVIII^e siècle, à laquelle Ludvig Holberg³ a participé. Les intellectuels, qui se

³ Ludvig Holberg (1684-1754) est le premier grand écrivain scandinave des temps modernes. Julia Kristeva a reçu le premier Prix international Holberg à Bergen, ville natale de Holberg, le 3 décembre

disaient humanistes, issus de formations idéologiques diverses, venant de pays et de cultures différents, ont fait éclater le carcan de l'Europe féodale pour chercher non pas tant des réponses que des interrogations... Nietzsche affirmait, dans *L'Antéchrist* (1895), que notre préoccupation devrait être de poser "un grand point d'interrogation" sur le "plus grand sérieux". Ma propre traversée des frontières, pour revenir à votre question, m'a conduite à interroger les dogmes, les enfermements, les disciplines, à questionner l'identité, la multiplicité des identités. Même si, à l'heure actuelle, les réponses à toutes ces questions sont encore aléatoires, elles sont une respiration et un antidote à l'automatisation de l'espèce qui, via la technologie, les médias et le fanatisme religieux est une nouvelle forme de totalitarisme. Aujourd'hui, ici même, à Berlin, dans le milieu universitaire, certains de ces nomades me font une fête de l'esprit, et un grand honneur, en se réunissant pour discuter mon travail : pour penser avec ma pensée, avec mes livres. Cela me paraît d'autant plus insolite qu'en France, je ne suscite pas un tel intérêt, même si ma notoriété n'est pas négligeable et m'impressionne toujours : "est-ce de moi qu'il s'agit" ? Dotée d'une magnifique culture, ayant cimenté une identité forte avec les valeurs des Lumières et son message généreux des droits de l'homme, la France reste frileuse face à ce nomadisme moderne; des archaïsmes, des crispations identitaires dominent encore et menacent. Aussi "l'individu polyphonique", comme je l'appelle, est-il mal accepté ou mal compris, en tout cas il dérange, il inquiète. Pourtant, je suis convaincue que ce déracinement continu est une sorte d'élection, une chance, car il offre la possibilité de renaissance psychique, que le pari sur l'ouverture à l'autre est un avantage culturel. Beaucoup d'efforts, d'angoisse, et parfois de souffrance, accompagnent cette transformation – c'est inévitable – que j'essaie, pour ma part, de traduire en travail, en sublimation, en création.

QUESTION: Pourriez-vous parler de votre choix d'écrire des romans ? Le roman, genre narratif polyphonique, joue-t-il un rôle dans votre propre histoire d'exilée dans une autre langue ?

JULIA KRISTEVA. Je n'écris pas pour appartenir à un genre, quel qu'il soit. Traverser les frontières des disciplines comme je l'avais fait (entre linguistique et psychanalyse, entre littérature et psychanalyse) nécessitait une ouverture d'esprit qui s'est encore accentuée quand j'ai commencé à écrire des romans. La notion de genres est d'ailleurs assez floue, et le roman est si protéiforme qu'on a parfois du mal à le définir très précisément. Mais plutôt que de savoir dans quel genre narratif je me situe, je préférerais vous dire pourquoi j'écris. A la fin de mon analyse, il m'a semblé que j'intégrais la langue française comme un enfant apprend sa langue maternelle, et le désir d'écrire s'en est suivi. À force de raconter mes souvenirs d'enfance en français, et non dans ma langue maternelle, le bulgare, je me suis aperçue que mon français un peu littéraire, un peu

2004. Le Prix Holberg est l'équivalent du Prix Nobel pour les sciences humaines, la psychanalyse et la religion.

abstrait, un peu intellectuel, un peu “étranger” des débuts de mon arrivée en France, s’était peu à peu modulé en une sorte de “*baby talk*”, une langue intime qui laissait jaillir les sensations, les souvenirs anciens, les états douloureux... La nuit obscure de la relation précoce mère-enfant et de la petite enfance s’était finalement infiltrée dans la langue française, avec des mots simples et vrais. Je me rappelle avoir dit à mon analyste que je voulais faire une analyse pour retrouver du maternel dans le français, que même si j’avais eu de très bons contacts avec ma mère, j’avais tout de suite rebondi, comme un ballon, de son sol... et que, maintenant, je voulais rester un peu au sol. Ensuite, notre fils est né, et je lui ai parlé en français, mon mari, l’écrivain français Philippe Sollers,⁴ ne parle pas le bulgare, mes parents étaient loin : le français est devenu une langue de proximité, du quotidien... En même temps, nous sommes à la fin des années 70, un mouvement important de la culture française s’interrogeait sur les limites de la démarche philosophique et structuraliste et du métalangage, sur leur capacité de dire la vérité de l’expérience humaine... Le style revenait en force chez Barthes qui frôlait le roman, ou chez les philosophes Jacques Derrida et Gilles Deleuze qui écrivaient avec un talent tout littéraire leurs écrits théoriques. Une sorte d’illumination, de flash, m’a saisie : la littérature c’est *l'a-pensée*, ainsi que je l’ai théorisée plus tard dans mes cours sur la révolte intime (d’où le livre du même nom), et dans les ouvrages qui ont suivi. La meilleure façon de penser avec l’ensemble de ses capacités, de ses sensations, de ses désirs, de ses angoisses, c’est de travailler la narration et la langue. Au sortir de ce mouvement philosophico-telquelien structuraliste, je voulais faire le bilan de cette aventure intellectuelle sous la forme plus libre d’une narration, et *Les Samouraïs* ont paru en 1990. L’analyse, la naissance de mon fils, les questionnements des intellectuels français sur le rapport entre théorie et fiction et la mort de mon père en Bulgarie dans des circonstances particulièrement odieuses, m’ont amenée à l’écriture romanesque.

QUESTION : La perte de votre père est-elle à l’origine de votre roman Le Vieil Homme et les loups (1991)?

JULIA KRISTEVA: Oui. C'est toujours douloureux d'en parler... Lors du voyage en Bulgarie de François Mitterrand en janvier 1989, je faisais partie de la délégation qui

⁴ Philippe Sollers (1936 -) est un écrivain célèbre, de son vrai nom Philippe Joyaux, qui est né en Gironde dans une famille d’industriels. Après des études secondaires à Bordeaux, il est envoyé chez les jésuites à Versailles, d’où il est renvoyé en 1953. En 1957, il publie son premier texte et prend le pseudonyme de Sollers. En 1960, il fonde la revue *Tel Quel* aux Éditions du Seuil, refuge des protestataires et des anticonformistes. Il reçoit le prix Médicis en 1961 pour son roman *Le Parc*. Il commence dès lors à réfléchir sur la problématique du sujet dans *Drame, Nombres, Lois, Paradis*. En 1983, année de son roman *Femmes* et de son départ du Seuil pour rejoindre Gallimard, il fonde une nouvelle revue, *L'Infini*, et prend la direction de la collection du même nom. Il est membre du comité de lecture des éditions Gallimard. En 2007, Philippe Sollers publie ses mémoires sous le titre *Un vrai roman*. Julia Kristeva et Philippe Sollers se sont mariés en 1967. Ils ont un fils, David.

l'accompagnait, et à cette occasion, le Président a fait la connaissance de mon père. En septembre 1989, mon père devait subir l'opération d'un ulcère à l'estomac qui s'était cicatrisé. Il s'agissait simplement d'écarteler les parois. C'était une intervention bénigne et, semble-t-il, très simple. Par malheur, le chirurgien menait des expérimentations sur les vieillards et il a tenté une greffe, mais sans moyens suffisants pour le suivi. Cela a mal tourné et nous avons voulu faire hospitaliser mon père à Paris. Le président Mitterrand m'a dit que c'était possible, si le gouvernement bulgare donnait son accord pour le visa de sortie. On s'est heurté à un refus des autorités médicales : "Non, notre médecine possède tous les moyens nécessaires..." Mon père est mort quelque temps après. On ne pouvait pas inhumer papa, qui était très croyant, parce qu'on n'avait pas acheté de tombe. Je me suis proposée de le faire, et le comble a été atteint lorsqu'on m'a dit : "Madame, vous êtes connue. Si vous mourez, on va vous la donner, votre tombe, et on vous enterrera avec votre papa". A ce moment-là, j'ai eu une vision absolument apocalyptique de ce monde : on inhumait les communistes, mais pas les autres, pour éviter les attroupements religieux... Il a donc fallu incinérer mon père, et ce fut une épreuve pour toute la famille. Je suis rentrée en France catastrophée, très déprimée. Freud affirme qu'un deuil dure deux, trois ans et la seule chose ce que j'ai pu faire pour sortir de ce deuil si pénible a été d'écrire un roman, *Le Vieil Homme et les loups* (1991), qui est considéré depuis comme unique en son genre. Après coup, je me suis rendu compte qu'il était très proche des *Métamorphoses* d'Ovide (43 av. J.-C.-17), ce poète latin qui avait écrit la dernière partie de son œuvre au bord de la mer Noire en Roumanie...

QUESTION : Ovide avait été exilé à Tomis par Auguste à cause de son recueil L'Art d'aimer. Il vivait sur les bords du Pont-Euxin, la mer Noire d'aujourd'hui... Ovide est mort là-bas, n'est-ce pas ?

JULIA KRISTEVA : Oui. Ce sont des lieux maudits, infestés de mafieux et de tyrans tels Ceaușescu⁵ et sa famille... La métamorphose à laquelle j'ai assisté en Bulgarie et que j'ai décrite dans ce roman consistait en ceci que les gens devenaient des bêtes sauvages. En 1989, cela m'avait frappée. La Bulgarie est un pays que j'aime, sa culture est magnifique, j'apprécie cette adhésion enthousiaste au fait de parler et d'écrire sa langue maternelle, l'alphabet y est célébré tous les 24 mai, jour anniversaire des deux saints, Cyrille et Méthode, inventeurs de l'alphabet slave, et nous manifestations – enfants des écoles et toutes les professions culturelles – arborant chacun une lettre de l'alphabet. Je n'oublie jamais ce fait unique au monde, cette fête de l'incarnation de toutes les lettres dans la coprésence de l'individu et de la culture... Tout cela était-il complètement balayé ? À ma visite de Sofia pour l'incinération de mon père, j'ai vu des gens durs, qui s'insultaient dans les tramways, prêts à se battre. Il n'y avait rien à manger, des files d'attente

⁵ Nicolae Ceaușescu, né le 26 janvier 1918 est exécuté le 25 décembre 1989 lors de la révolution roumaine de 1989. De 1965 à son arrestation, il a été le principal dirigeant du régime communiste roumain.

épouvantables partout. La mort absurde et criminelle de mon père me rendait sans doute très amère. Un autre genre de narration s'est imposé alors, que j'appelle "le polar métaphysique". Inconsciemment, il s'appuie sur l'idée de Freud selon laquelle toute société est fondée sur un crime commis en commun. Je vous rappelle que dans *Totem et tabou*, l'inventeur de la psychanalyse développe l'hypothèse selon laquelle les frères de la horde primitive tuent le père, puis fondent un pacte pour partager les femmes et finissent par créer l'exogamie. Il en résulte une culpabilité collective inconsciente phylogénétique. Mais de nos jours où chercher ce crime? Il est tellement disséminé qu'on ne peut pas trouver le(s) coupable(s). Le polar métaphysique raconte des histoires politiques et des passions humaines pour exhiber cette criminalité intrinsèque et toujours sous-jacente au lien social. Le "polar métaphysique" me permet donc de raconter une aventure et une expérience intérieure, douloureuse ou extatique, situées en contexte historique, sans me priver de distiller un certain nombre de réflexions sur le monde actuel. Après *Le Vieil Homme et les loups* (1991), j'ai poursuivi ce fil dans *Possessions* (1996), où j'évoque, à travers Gloria, la femme tuée et décapitée par une amie rivale de sa passion pour son fils malade, une manière d'aborder cette face cachée de la détresse de la féminité d'aujourd'hui que les féministes n'abordent pas et que les humains en général ont tendance à ignorer : la passion maternelle. Les sociétés, malgré les grandes avancées obtenues par les luttes féministes, continuent, me semble-t-il, à toujours faire porter le poids de l'existence sur les femmes...et surtout sur les mères. Dans *Meurtre à Byzance* (2004), j'élargis mon propos, il s'agissait de parler et de faire parler du monde ex-byzantin : je veux dire essentiellement les peuples orthodoxes qui, la Russie mise à part, font partie du continent européen, et qui sont en souffrance, qui ne trouvent pas facilement leur place en Europe. Les pays de l'Est sont des parents pauvres de l'Europe et de la globalisation, et j'ai voulu le dire en roman et en faire peut-être un film un jour. Mais qui peut s'y intéresser? La censure sur cette culture risque de durer longtemps...

Mes romans sont-ils classables? Est-ce bien nécessaire? C'est mon histoire, et elle s'inscrit dans cette forme polygonale, polyphonique qu'est le roman métaphysique, au sens où les aventures que je construis sont liées à la mortalité des civilisations, à la violence politique et à la pensée des hommes et des femmes. Un article paru dans *Le Monde* disait que *Meurtre à Byzance* était "un roman total"⁶ et le comparait aux romans du XVIII^e siècle.

QUESTION. On aurait pu évoquer également *Le voyage souterrain de Nils Klim (1741)*, de Ludvig Holberg, un roman vraiment total, mais aussi *Le voyage au centre de la Terre (1864)* de Jules Verne...

⁶ Christine Rousseau. "Julia Kristeva, la Byzantine" [sur *Meurtre à Byzance*]. *Le Monde des livres*, article publié le 6 février 2004.

JULIA KRISTEVA : C'est à partir du XVIII^e siècle puis au long du XIX^e siècle que la littérature européenne s'aventure dans la découverte de lieux souterrains, souvent odieux, de territoires imaginaires, souvent inquiétants; en décrivant des espaces inconnus, le roman fait de la philosophie en tissant des narrations, car c'est bien une réflexion sur l'état du monde et de la pensée qui sous-tend la fiction.

QUESTION : Si l'on voulait situer votre œuvre littéraire, comment, selon vous, devrait-on le faire ? Est-ce dans le courant de la "Welt Literature" (Goethe), ou dans celui de "la littérature mineure", dans l'acception de Deleuze et de Guattari quand ils commentent Kafka, à savoir la révolte ? Votre œuvre s'inscrit-elle dans le domaine de la "littérature mineure" ?

JULIA KRISTEVA : Parce que je ne suis pas de langue française, on peut dire que c'est une littérature mineure. Et au sens aussi où je me révolte, je me voyage, je me réinvente en français. Je n'écrirai jamais comme Colette ou comme Marguerite Duras. Je fais différemment. Mais je n'aime pas ce terme "mineur". Il infantilise, et pourquoi dois-je me classer dans des cadres qui ne tiennent pas compte de mon expérience ? Dites plutôt que je pense en récit et pas seulement en concepts.

QUESTION : Dans ce cadre de réflexion sur la réinvention de soi en français, que pensez-vous de la francophonie : historiquement, mais aussi dans le contexte d'aujourd'hui ? Par ailleurs, comment vous situez-vous par rapport à la notion récemment apparue dans l'espace public de "littérature-monde en français"⁷, notion qui essaie de saisir et de redéfinir les œuvres d'écrivains de langue française par la rhétorique de la décolonisation littéraire ?

JULIA KRISTEVA : L'idée de francophonie, comme vous le savez, est une idée postcoloniale. Au début des années 1960, des intellectuels comme Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Diori Hamani, Norodom Sihanouk, Habib Bourguiba, qui sont issus des anciennes colonies françaises d'Afrique, du Sud-Est asiatique, et qui ont fait leurs études en France, suggèrent ce projet de francophonie. Ces fondateurs de la francophonie se sont reconnus héritiers des Lumières françaises, de l'humanisme français qui ne pouvait pas ne pas être pour eux intrinsèquement lié à la langue française, à la culture littéraire française, au goût français, au modèle social français. La

⁷ "Pour une 'littérature-monde' en français". *Le Monde des livres*, article publié le 16 mars 2007, signé par Muriel Barbery, Tahar Ben Jelloun, Alain Borer, Roland Brival, Maryse Condé, Didier Daeninckx, Ananda Devi, Alain Dugrand, Édouard Glissant, Jacques Godbout, Nancy Huston, Koffi Kwahulé, Dany Laferrière, Gilles Lapouge, Jean-Marie Laclavetine, Michel Layaz, Michel Le Bris, J.-M. G. Le Clézio, Yvon Le Men, Amin Maalouf, Alain Mabanckou, Anna Moï, Wajdi Mouawad, Nimrod, Wilfried N'Sondé, Esther Orner, Erik Orsenna, Benoît Peeters, Patrick Rambaud, Gisèle Pineau, Jean-Claude Pirotte, Grégoire Polet, Patrick Raynal, Jean-Luc V. Raharimanana, Jean Rouaud, Boualem Sansal, Dai Sijie, Brína Svit, Lyonel Trouillot, Anne Vallaeys, Jean Vautrin, André Velter, Gary Victor, Abdourahman A. Waberi.

francophonie est née ainsi, pour être exportée ensuite dans les anciennes colonies, et enfin dans le monde qui s'y reconnaît tout en n'ayant pas “le français en partage” (pour reprendre la formule consacrée). Il s’agissait – très généreusement – de faire vivre les idées de liberté, d’égalité, et de fraternité et de redonner leur dignité à ces cultures qui étaient jusqu’alors dévalorisées. Deux mouvements extrêmement regrettables se sont produits ensuite. D’une part, la francophonie est devenue un lieu d’affairisme et de manipulations postcoloniales diverses qui ont beaucoup discrédité la francophonie tant politique que culturelle. D’autre part, et pour répondre à votre question, beaucoup d’écrivains issus de ces ex-colonies et qui s’expriment en français ont considéré le terme “francophone” comme dévalorisant, les renvoyant à une écriture de seconde zone : vous n’êtes pas français, vous êtes francophone. Il y a eu de vigoureuses protestations contre l’idée de la francophonie dont ce manifeste publié par *Le Monde*.

QUESTION: Dans ce manifeste, les signataires parlent de littérature-monde et non pas de francophonie ... Est-ce un changement paradigmique que ces écrivains essaient de provoquer parce qu'il doit être repensé ?

JULIA KRISTEVA : Plutôt que de parler de littérature-monde – une expression qui annule la langue française et banalise la globalisation comme si ça ne parlait dans aucune langue spécifique, mais dans quoi, le *globish* ???, je préférerais dire “littérature de langue française”. En Grande-Bretagne, nombre d’écrivains nés en Inde ou issus d’autres ex-colonies de l’Empire écrivent en anglais. Personne ne dit qu’ils sont de littérature-monde, ni même anglophones : ce sont des “écrivains de langue anglaise”. En tant que membre de la section des Relations extérieures du Conseil économique et social, j’ai été chargée d’un Avis sur “Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie” (2009)⁸. Comme je l’ai écrit dans ce rapport, je suis convaincue qu’il est nécessaire d’utiliser le terme “francophonie” avec beaucoup de précautions et en faisant état de toutes les critiques qui s’imposent. Il faut absolument éviter de parquer les écrivains francophones dans une catégorie annexe, et donc dévalorisée, de la littérature française. Il serait plus judicieux, je le répète, de les considérer comme des “écrivains de langue française”. Ce serait une manière de mieux les associer au français... L’aspect négatif de cette proposition serait de penser qu’on les ramène dans le giron de l’Hexagone, mais on peut objecter qu’une fois cette réintroduction dans la Citadelle accomplie, les Français “de souche” se sentiront invités à accorder plus d’attention à tout ce qui est perçu comme mentalité et culture étrangères et qui trouve dorénavant droit de cité dans la langue et la littérature françaises grâce à ces œuvres littéraires

⁸ Julia Kristeva-Joyaux. “Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie.” Avis du Conseil économique, social et environnemental, présenté par Mme Julia Kristeva-Joyaux, rapporteur au nom de la section des Relations extérieures. Séance des 23 et 24 juin 2009. Année 2009, N° 19.

innovantes. Ce qui revient à internationaliser la culture française de souche, et c'est peut-être cela qui est à rechercher : jouer la perméabilité entre nos cultures et ouvrir un vaste champ à l'interculturalité, en renonçant à ces distinctions lourdes de discriminations diverses entre Francophones et Français.

QUESTION : Dans les années 1960 et 70 jusqu'aux années 80, on parlait de littérature d'expression française.

JULIA KRISTEVA : Et, si on prend Jean-Marie Le Clézio, qui est né à Nice et qui a la double nationalité française et mauricienne, est-ce qu'on aurait dit à l'époque qu'il était d'expression française ?

QUESTION : "On" ne parle d'écrivains "francophones" que pour les écrivains "autres" ...

JULIA KRISTEVA : Certains s'en satisfont, mais d'autres ne sont pas dupes : "Pourquoi nous désigner comme écrivains francophones ? Quand on cherche nos livres dans les librairies françaises, on ne les trouve pas en littérature, mais relégués dans une étagère différente et mal définie...". Est-ce dû à la frilosité des éditeurs, à l'ignorance des libraires, à l'indifférence du public hexagonal ? La France a du mal avec son passé colonialiste et avec le métissage, sauf lors de la Coupe du monde de football gagnée en 1998, où l'on chantait "black, blanc, beur" ... Tout le problème est là. Et il est politique. "On" trouve des euphémismes pour distinguer, et cette distinction implique une dévalorisation sous-jacente ou un racisme à peine feutré... Et si on disait tout simplement que ces écrivains écrivent en français. Qu'ils viennent de Bulgarie ou de Tombouctou ou du Sénégal, ce sont des écrivains de langue française.

QUESTION : Vous n'êtes pas considérée comme écrivain francophone comme le sont Milan Kundera ou Samuel Beckett, mais comme un écrivain français. Pourquoi cette différence en fait ?

JULIA KRISTEVA : C'est assez curieux en effet. Est-ce parce que je suis universitaire, que j'ai conquisé ma noblesse d'être française comme universitaire et que (c'est l'envers de la médaille), "on" néglige les romans sous les poids des essais ? Non, ce n'est pas suffisant. Concernant les écrivains que vous évoquez : est-ce que c'est leur façon d'écrire en français ou leur imaginaire qui déroutent le public français ? Beckett a écrit dans une langue très spécifique qui, pendant très longtemps, est passée pour être celle du "nouveau roman", dénomination assez vague qui a fait admettre, après-guerre, dans le champ littéraire des expérimentations très diverses en matière de narration... Cela dit, Beckett est franco-anglais parce qu'il a écrit également en anglais. Mais il n'est pas de nationalité française. Si la France a beaucoup de difficulté pour adopter des écrivains de langue française, cela tient, me semble-t-il, à ce que le français est devenu le substitut de la religion en France. Les Français ne croient peut-être pas en Dieu – ne sont-ils pas

cartésiens ? – mais ils croient dur comme fer dans l'expression de la langue française comme horizon ultime de l'identité. Et ils n'ont pas tort, d'autant que par le biais de l'interrogation littéraire, stylistique, formelle, l'identité ainsi construite ne se fige pas en “culte” mais reste une question – dans le meilleur des cas. Les Français perçoivent-ils ceci, plus ou moins inconsciemment ? La France, en tout cas, est le seul pays, me semble-t-il, où les hommes politiques se targuent d'écrire, et ce goût pour la langue, quasi sacrée, est partagé par toutes les classes sociales, jusqu'à la plus humble paysanne... Proust l'avait déjà noté. Du fait de la globalisation, le nombre de locuteurs étrangers parlant français augmentent, et l'émergence d'écrivains venus de tous les horizons écrivant en français change le paysage de la littérature française. La langue française est devenue un immense continent, et les Français de souche s'aperçoivent – certains ont du mal à l'accepter – qu'ils ne sont plus les seuls à participer à ce sacré... Les écrivains français de souche, en tout premier lieu. Sous forme de boutade, je dirais que les Français doivent devenir polythéistes... accepter que leur sacré s'ouvre à la polyphonie des mentalités et des styles que portent les nouveaux arrivants... Donc, mieux vaut parler d'écrivains et de littérature de langue française.

QUESTION : Selon cette optique alors, la distinction entre “nous” et “les autres”, où “nous” implique “nous les Français”, pourrait se transformer en simple “nous qui parlons français” ?

JULIA KRISTEVA : La littérature d'expression de langue française doit se diversifier, évoluer, s'enrichir et se renouveler, et accepter toutes sortes d'inventions linguistiques, littéraires, artistiques qui émergent hors de la Citadelle... Edouard Glissant parle de “créolisation” pour signifier que le français se renouvelle avec l'apport des écrivains “autres”. Il n'y a pas à se méfier du fait de revendiquer une langue qui, forcément et historiquement, est une construction nationale, aujourd'hui en cours de modification, mais qui reste et restera longuement nationale. Je pense au contraire que la langue nationale est un puissant antidépresseur et qu'il faut la recréer en s'appropriant aussi bien son histoire que son avenir.

QUESTION : Il semble que les Français honorent une longue tradition de résistance, voire de rejet, aux apports de l'extérieur et aux étrangers.

JULIA KRISTEVA : Non, pas tous, je l'ai écrit dans *Étrangers à nous-mêmes* (1988) : “Nulle part on n'est plus étranger qu'en France, mais aussi nulle part on n'est mieux étranger qu'en France.” Pourquoi cette deuxième situation ? Parce que le débat public est aussi une socio-réalité française, comme le champagne et le foie gras. Et ce débat est vigoureux, ouvrant, innovant. Évidemment, beaucoup résistent, se crispent, tentent de freiner le changement qui va dans le sens de l'interculturalité. Ce qui se crée dans les banlieues se fera bientôt partout; déjà les arts plastiques doivent beaucoup à la culture de rue, aux graffiti. Bien sûr la mode, la publicité ont récupéré massivement ces

nouveautés, mais elles continuent à bousculer les conventions. Sans parler du rap, avec des textes rimés, de la *world music*, de la *break dance* qui ne sont pas des phénomènes passagers, comme on le prétendait, et qui apportent des nouveautés dans la musique et la danse contemporaines. Dans l'édition, on parle de plus en plus du livre-papier comme d'une espèce en voie de disparition et qui va être transformé en livre numérique, une révolution technologique aussi importante que l'imprimerie du XVI^e siècle... Je crois pour ma part au livre, mais il va sans doute aussi se moduler au voisinage des SMS et de l'hyperconnectivité des I-Phones... Tous ces changements vont s'accélérer.

QUESTION : Vous enseignez depuis 1974 comme Permanent Visiting Professor à Columbia University aux États-Unis. Avez-vous certaines observations sur la façon dont on aborde la francophonie aux États-Unis en comparaison avec la France ?

JULIA KRISTEVA : Je ne suis pas spécialiste comme vous de la littérature francophone, et je constate en effet qu'aux USA on s'intéresse de plus en plus à celle-ci et de moins en moins à la littérature française. D'où la question que j'aurais pu vous adresser : pourquoi ? Mais ce serait un autre entretien... Vous le savez puisque vous vivez aux Etats-Unis qu'on fait beaucoup plus d'études francophones aux États-Unis que de littérature française – ce qui n'est pas le cas en France d'ailleurs. Il me semble que les Américains ne savent plus qui est Rimbaud ou Balzac et que les Français n'ont jamais entendu parler des auteurs francophones, ou du moins très peu... Il faut trouver comment résoudre ces déséquilibres des deux côtés.

QUESTION : Passons si vous le voulez bien au "sémiotique", au sens kristevien, c'est-à-dire la vie pulsionnelle affleurant dans le langage (écholalies, rimes, jeux de sons et de sens, métaphores, etc.) et à son rapport au symbolique... Quels sont les lieux d'irruption du sémiotique dans votre français ? Vous avez touché au vif du sujet, nous semble-t-il, dans l'essai "L'amour de l'autre langue" en disant catégoriquement : "... à mon avis, parler une autre langue est tout simplement la condition minimale et première pour être en vie" parce que "si nous n'étions pas tous des traducteurs, si nous ne mettions pas sans cesse à vif l'étrangeté de notre vie intime – ses dérogations aux codes stéréotypés qu'on appelle des langues nationales – pour la transposer à nouveau dans d'autres signes, aurions-nous une vie psychique, serions-nous des êtres vivants ?" (L'avenir d'une révolte, Paris : Calmann Lévy, 1998, p. 85)

JULIA KRISTEVA : Juste avant de partir pour Berlin, j'ai reçu la lettre d'un ami qui est professeur de langue arabe au Collège de France et qui a édité une nouvelle traduction des *Mille et une nuits*, le Professeur André Miquel. Il venait de lire *Le Vieil Homme et les loups* (1991) : il avait décrypté bien sûr mon dessein "philosophique" de parler d'un monde qui s'écroule, de la métamorphose des individus en bêtes féroces. Mais il a aussi relevé des phrases avec des trouvailles sémiotiques que bien peu avaient remarquées lors de la parution du roman. Avec le temps et loin de la fièvre parisianiste, des lecteurs

peuvent saisir dans mes écrits des champs plus intimes, et cela me touche beaucoup. Le bulgare, que j'ai quasiment perdu, reste une langue de l'enfance, tendre, simple, évidente, mais pas assez créative. En français, la quête de la sensation, de la pulsion dans le verbe est plus aisée et, par moments, se produit ce genre d'étincelles qui me donnent une grande joie, même si ce n'est pas le feu d'artifice d'une Colette ou d'un Baudelaire. De telles trouvailles valent pour moi comme des signes de résurrection. Récemment, dans une émission à la radio où on me demandait comment j'avais vécu l'exil, l'étrangeté, j'ai évoqué les moments souvent difficiles du début, et mes interrogations : allais-je réussir à vivre dans ce monde si différent, si éloigné de ce que j'étais, et où je ne connaissais personne ? Avec le temps, je me suis aperçue que chacun est différent, singulier... Les Français qui m'entouraient me paraissaient comme des paquets-cadeaux qui se présentaient enveloppés, sans qu'on sache ce qu'il y a dedans, et je les ai décrits ainsi dans *Les Samouraïs* (1990) : très beaux, mais très déroutants. Je me souviens aussi de mes deux premiers articles, "Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman"⁹ et "Pour une sémiologie des paragrammes"¹⁰. J'étais enrhumée, comme aujourd'hui, c'était l'hiver, je voyais ma main écrire et j'ai eu l'impression que j'écrivais une langue morte et que quelqu'un en moi aussi était morte. En fait, quelque chose d'autre mourait en moi : c'était le bulgare. Aussitôt, une certitude m'envahit : "mais je me réincarne en français". Ce sentiment de passage d'une langue à l'autre a été très douloureux. Maintenant quand j'écris des romans, moins lorsque je rédige des textes théoriques, j'éprouve ce même sentiment de renaissance... Tel le serpent qui change de peau, telle la chenille qui sort de sa chrysalide et se mue en papillon, c'est un recommencement, une éclosion. Ce sont des moments de joie. D'où mon désir de continuer à écrire. Et puisque je vais devoir bientôt arrêter d'enseigner à l'université, j'espère que les futurs colloques, conférences ou rapports divers auxquels on ne cesse de m'inviter à parler me laisseront tout de même du temps pour me consacrer à l'écriture romanesque.

QUESTION: Votre parcours d'écrivain, de théoricien, d'être humain, peut-on le lire à travers l'optique de l'oxymore? L'oxymore est un procédé de pensée que le philosophe Slavoj Žižek (qui comme vous repense l'aventure lacanienne) considère comme fondamental. Nous utilisons ce terme "oxymore" de façon figurée pour renvoyer à l'effet de surprise, à l'inattendu, de l'alliance, nouvelle, de vos origines, de votre éducation bulgares et du choix du français comme votre langue de travail, de pensée, d'écriture puisque linguiste, philosophe, écrivain, féministe, psychanalyste, vous vous exprimez en français.

JULIA KRISTEVA : À trop valoriser un mot, un concept, on risque de perdre en diversité. Dans l'oxymore, il y a dualité, inversion, contradiction, paradoxe, et on reste

⁹ Julia Kristeva. "Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman", *Critique*, XXIII, 239, avril 1967, pp. 438-65.

¹⁰ Julia Kristeva. "Pour une sémiologie des paragrammes", *Tel Quel*, 29, Printemps 1967, pp. 53-75.

plutôt dans le binaire. Je ne suis pas sûre de ce que Žižek entend exactement dans ce terme “oxymore”. Lui, il se sent beaucoup plus homme de l’Est tandis que moi, je suis pleinement cosmopolite et errante. Non pas par décision, mais simplement par conviction, je ne revendique jamais mes origines balkaniques ou un substrat bulgare. Est-ce que c’est une défense, une fuite, ou un déni ? Je l’ignore, je ne l’exclus pas, mais je suis persuadée qu’il y a plus que ça, qu’il y a quelque chose d’autre... Très tôt, mes parents m’ont inscrite à l’école maternelle, tenue par des sœurs dominicaines, et ils m’ont fait apprendre le français vers l’âge de quatre-cinq ans. Ensuite, on a appris le russe, puis j’ai suivi les cours de l’Alliance française en parallèle avec l’école bulgare jusqu’au bac, de telle sorte que le français est restée tout au long de ma vie une langue porteuse de liberté, une invitation à me poser des questions, à penser au singulier. De fait, j’ai appris la *Marseillaise* avant l’hymne bulgare, récité les fables de La Fontaine bien plus tôt que les poèmes de Hristo Botev¹¹... Donc, j’ai été très vite placée dans un contexte pluriculturel, que mes parents ont favorisé.

QUESTION : Vous dites souvent dans vos essais et dans vos romans que vos parents vous ont donné la légèreté. Voudriez-vous expliquer ce que vous voulez dire ?

JULIA KRISTEVA : Oui, c’était un couple assez ouvert, multiple en lui-même... Mon père, Stoyan Kristev, était très croyant. Après avoir été séminariste et diplômé en théologie, il avait fait médecine, mais pour ne pas aller travailler à la campagne afin de développer le pays, comme c’était la règle après le 9 septembre 1944, date de la libération de la Bulgarie du fascisme, il n’a pas exercé en tant que médecin. Afin de rester à Sofia, il est devenu fonctionnaire au Saint-Synode,¹² ce qui était assez mal vu. Je n’ai donc pas pu être inscrite à l’école russe, où allaient les meilleures élèves, ni à l’école française, ni à l’école américaine, dans lesquelles on n’acceptait que les enfants de la nomenklatura “rouge”. Mon père n’était donc pas communiste, et quand j’ai voulu faire des études de physique nucléaire en Russie (j’étais assez bonne en maths et je rêvais de devenir astronome), on ne m’a pas laissée partir. Bref, la foi orthodoxe de mon père était dissidente, très secrète, et en même temps elle ouvrait sur quelque chose d’inconnu et qui ne me permettait pas de m’identifier totalement avec l’identité bulgare de l’époque. De son côté, ma mère avait des ascendents juifs évoquant le fameux mystique des Balkans, Sabbataï Zevi, mais elle était areligieuse, darwinienne convaincue, et résolument scientifique. On passait des repas entiers à se bagarrer. J’étais du côté de maman, je contredisais avec virulence mon père que j’estimais beaucoup par ailleurs, car

¹¹ Hristo Botev (en bulgare Христо Ботев Петков, 1848-1876) est le plus célèbre poète bulgare. Il est considéré comme un héros national car il est mort dans la lutte du peuple bulgare contre la domination ottomane. C’est pourquoi l’anniversaire de sa mort (le 2 juin) est célébré chaque année.

¹² Dans l’Église orthodoxe, le Saint-Synode ou “concile” permanent est l’institution collégiale au sommet de la hiérarchie religieuse.

c'était un homme de lettres très fin. Parfois il se mettait en colère, parfois il acceptait nos arguments, et dans ce bouillonnement contradictoire, l'"identité" ne se cristallisait pas vraiment. La table familiale a toujours été un lieu de discussions, de recherche et de grande liberté. C'est assez logique que je me définisse maintenant comme un individu kaléidoscopique.

QUESTION. En quoi la pluriculturalité est-elle un avantage, une chance comme vous le disiez ?

JULIA KRISTEVA : Je cultive une utopie qui ne correspond pas encore à la réalité, mais je parle que tout va dans ce sens : certains de mes étudiants de l'Union européenne, qui viennent de Pologne, par exemple, parlent plusieurs langues, le polonais, le russe, l'allemand, mais aussi l'anglais, le latin, le grec, voire l'espagnol, l'italien... Ce multilinguisme crée des individus plus souples dans leur appréhension du monde, puisque chaque langue module des formes de pensée différentes – pas dans l'absolu, mais tout de même. La syntaxe, les lexiques, la position des pronoms, la formation des mots, l'existence ou non de certains verbes, etc... diffèrent d'une langue à l'autre et cela influe sur la pensée, la vision du monde, qui devient forcément plus riche, moins dogmatique. Un "sujet européen" est en train d'advenir qui rappelle un portrait à la Picasso : identité multiple transfrontalière et attachante pour la nomade que je suis, forcément... C'est peut-être ça, la réponse à l'actuel débat d'idées qui oppose le libéralisme à l'étatisme solidaire. Le monde n'est pas binaire et une partie de plus en plus grande de la population va être constituée de cette espèce de personnes libres, transfuges, multiples.

QUESTION : N'y a-t-il pas un risque de dispersion ?

JULIA KRISTEVA. La stabilité ou la constance coexistent à cette multiplicité identitaire. On me demande de plus en plus de retracer mon parcours, et je m'aperçois de constantes dans ma réflexion. Par exemple, "la *chora sémiotique*" de mes travaux du début, qui déconstruisait l'opposition platonicienne du corps et de l'esprit, pour parler bref, on peut la retrouver dans mes analyses des extases de sainte Thérèse d'Avila (*Thérèse mon amour*, Fayard, 2008). C'est un axe de travail qui varie selon le moment où l'œuvre est analysée. Je l'ai retrouvé d'une autre façon dans ce que j'appelle "le temps sensible"... Quand je débusque la sensation dans le temps proustien, ce sont bien sûr toujours des refoulés sexuels, extatiques ou morbides, mais qui ont du mal à se faire reconnaître à la surface de la communication sociale, et qui irriguent la prose somptueuse et délicate de Proust. C'est bien cette traduction possible du trans-langage ou des sensations ou des affects qui me sollicite : je déchiffre les traces partageables en styles singuliers, maîtrisées artistiquement ou dominées intellectuellement, de l'innommable qui nous constitue. Et les formes de cette sublimation des pulsions sont multiples, variées.

QUESTION : C'est une version optimiste qui fait rêver... Est-ce que cela a avoir avec le féminin et sa propre temporalité ?

JULIA KRISTEVA : Rêver, si vous voulez. Travailler, certainement. Absolument. Je reste quelqu'un d'extrêmement optimiste malgré le lot de déboires que la vie m'a apportés, comme à tout un chacun. Est-ce que c'est féminin ? Peut-être. Les règles, la fertilité, l'accouchement impliquent une temporalité cyclique du recommencement, comme je l'ai écrit dans "Le temps des femmes" (1979).¹³ Les hommes, en revanche, sont bien trop préoccupés par la castration et la mort – et si nous, les femmes, ne sommes pas optimistes, c'est simple : la vie s'arrête. Il y a comme une obligation à la fois biologique et sociale d'être vitaliste, d'être optimiste parce que les femmes sont les mères de l'espèce humaine – ce qui ne veut pas dire que toutes les femmes doivent devenir des mères, et que c'est là leur seul destin. La maternité est une différence dont nous ne sommes ni assez conscientes ni assez fières, qui est une charge et souvent une chance. Transmettre la vie et le langage, c'est vivre constamment dans l'espérance et pour l'avenir. Il faut le faire, sans naïveté ni complaisance...

QUESTION: En 2004, vous avez publié Meurtre à Byzance. Au-delà de l'empire puissant d'une culture très raffinée au Moyen Âge, Byzance joue pour vous, nous semble-t-il, le rôle d'un lieu entre-deux, sur le bord de deux entités, à la frontière... Dans ce roman croyez-vous être parvenue à représenter dans l'univers de la fiction cette notion d'entre-deux qui porte des traces de la rigueur de votre travail théorique ?

JULIA KRISTEVA: Je ne compare pas mon travail théorique à mes romans, et je ne vise aucunement à traduire l'un dans l'autre... Je désirais parler de la Bulgarie et de cette partie du monde qui est de religion orthodoxe, car c'est une tache aveugle, aussi bien en Europe que dans le monde en général. Et de le faire avec ma mémoire sensible comme avec mes engagements actuels. En tant qu'Européenne convaincue, je pense qu'une des grandes difficultés de l'Europe c'est de ne pas pouvoir tendre la main de manière sérieuse à cette partie orthodoxe. Historiquement, le Schisme¹⁴ entre Rome et Byzance a été aggravé par la domination ottomane, qui a duré plusieurs siècles, et par les crispations religieuses, et du Vatican, et du Patriarcat. Il n'y a pas eu d'échanges entre eux pendant très longtemps. Pour remailler cette séparation ancienne, il n'y a pas non

¹³ "Le Temps des femmes." *Cahiers de Recherche de Sciences des Textes et Documents* 5, 33.44 (1979): 5-19 ; "Women's Time." Trans. A. Jardine and H. Blake. *Signs* 7.1 (1981): 13-15.

¹⁴ Le Schisme de 1054 est appelé soit le grand schisme d'Orient ou le schisme orthodoxe (du point de vue occidental), soit le schisme de Rome ou encore le schisme des Latins ou le schisme catholique (du point de vue oriental). Il marque la séparation entre l'Église d'Occident (l'Église catholique) et l'Église d'Orient (l'Église orthodoxe). C'est l'aboutissement de nombreuses décennies de conflits et de réconciliations entre les deux Églises.

plus de lobbies bulgares ou grecs, qui pourraient traduire les aspirations des peuples de religion orthodoxe – comme il en existe, par exemple, pour les Polonais catholiques, dont les groupes de pression œuvrent un peu partout dans le monde. On l'a vu lors de l'établissement de la Constitution européenne, quand ils ont voulu imposer la référence à la Chrétienté – sans y parvenir, d'ailleurs.

QUESTION: Et les orthodoxes grecs ont-ils une présence politique plus directe?

JULIA KRISTEVA: Non plus. Les Grecs ont une présence économique, c'est une nation maritime, un pays d'armateurs, mais ils n'ont pas de lobby intellectuel influent. D'autre part, la religion orthodoxe, dans laquelle j'admire beaucoup la capacité de prendre à cœur les états limites de la mélancolie et de l'exaltation euphorique, éprouve en revanche beaucoup de mal à soutenir l'individu autonome et à favoriser l'entraide de ses membres. Fin septembre 2009, j'étais à Oslo¹⁵ et un Bulgare qui vit au pays avec sa famille m'a dit : "Nous n'avons pas d'églises qui nous aident dans des œuvres sociales. Et même si on en avait, ces églises n'auraient pas vraiment la culture des œuvres caritatives qu'on trouve dans les autres branches du christianisme. J'envoie mes petits enfants dans les classes de protestants pour apprendre à être solidaires, parce qu'en Bulgarie personne ne le leur apprend." En orthodoxie, il y a, me semble-t-il, une espèce d'arrêt du développement spirituel avant la Renaissance – peut-être entre autre à cause de l'occupation ottomane, et cela joue un grand rôle dans cette exclusion des pays de l'Est de l'ensemble du monde européen, sinon davantage. Les sentiments religieux n'ont pas évolué de façon à permettre aux individus de souhaiter se libérer et du contexte ambiant et de Dieu, comme on peut le constater chez Maître Eckhart¹⁶ : "Je demande à Dieu de me faire libre de Dieu" ou encore chez Thérèse d'Avila qui dit : "Je vais faire échec et mat à Dieu". Mais ce n'est pas tout. L'Europe et le monde négligent cette région peut-être aussi parce qu'ils n'y voient pas d'intérêt politique immédiat : pas de pétrole, pas assez de proximité avec le monde arabe. Ou encore, stratégiquement, est-ce que la région est russe ou n'est pas russe ? Personne ne peut le dire. Toutes sortes de variables historiques, géopolitiques et culturelles se conjuguent pour minorer l'intérêt et l'importance de ces pays. *Last but not least*, malgré la très bonne Convention sur la diversité culturelle de l'Unesco, que je soutiens, la culture n'est pas une priorité en ces temps de crise. S'intéresser à la culture de ces petits peuples, favoriser leur fierté nationale par tous les moyens et les aider à se prendre en mains, n'est donc pas une urgence. Et se contenter de donner de l'argent, qui va enrichir quelques mafieux bien

¹⁵ "Journées Kristeva 2009", organisées par l'École des Hautes Études en Sciences sociales (*Høyskole*) d'Oslo (24-26 septembre 2009).

¹⁶ Eckhart von Hochheim, dit Maître Eckhart (1260-1327) est un mystique, théologien et philosophe dominicain. Il a étudié la théologie à Erfurt, puis à Cologne et à Paris. Il a enseigné à Paris, prêché à Cologne et à Strasbourg et a administré la province dominicaine de Teutonie depuis Erfurt.

placés, ce n'est pas vraiment une politique de diversité culturelle. Aussi, face à ce désintérêt général, j'ai eu envie de rendre visible, intéressante, voire même attrayante, cette partie du monde qui se trouve être de surcroît celle de ma naissance et de mon enfance. En même temps, j'ai voulu relier les croisades du passé aux croisades d'aujourd'hui, comme la guerre en Serbie, la guerre en Irak... Ai-je réussi ? J'en doute, puisque *Meurtre à Byzance* reste une curiosité en Occident. Et dans les pays orthodoxes, soit ils n'ont pas de fierté culturelle, soit elle dégénère en nationalisme... Vous voyez, nous sommes loin de ma vision...

QUESTION : Pourtant, le roman Meurtre à Byzance a été bien reçu et a été traduit en plusieurs langues, y compris en anglais et en bulgare.

JULIA KRISTEVA : Comme écrivain, je suis satisfaite d'être lue et traduite, et je ne peux pas faire mieux. Mais je m'attendais à ce que plus de monde s'intéresse à ce qui se passe en Bulgarie, en Grèce, en Turquie. Évidemment, une hirondelle ne fait pas le printemps... L'idéal serait de faire un film afin que plus de gens découvrent ce monde byzantin, qui n'est pas une province, au sens politique, et voient que ces trois nations ont une culture superbe à l'unisson des grands problèmes d'aujourd'hui. C'est aussi pour ça que je me suis aussi impliquée, très modestement, dans l'élection de Mme Irina Bokova,¹⁷ malgré tous les problèmes que sa candidature posait. Peut-être que, en tant que directrice de l'UNESCO, cette femme Bulgare saura réveiller ce monde endormi et attirer l'attention sur lui.

QUESTION : Est-ce qu'il est possible de lire Meurtre à Byzance comme un acte de réunification imaginaire entre vous et la Bulgarie qui faisait partie de l'Empire byzantin ?

JULIA KRISTEVA : C'était une manière aussi de payer une dette, de dire que je n'ai pas oublié, de manifester que c'est présent en moi. Mais je voudrais pouvoir agir sur un plan plus général, et non pas en nationaliste, car il n'y a pas plus de cause bulgare que de cause française : en fait, il y a une cause européenne. Dans ce roman, Byzance est la métaphore de l'Europe aujourd'hui, un monde composite qui est en train de se créer, et qui s'étend de la mer Noire à l'océan Atlantique, de l'île de Ré... à la Sibérie si l'on compte les partenaires privilégiés de l'Europe que sont et seraient la Russie et la Turquie. Et si ce monde arrive à se construire, il pourra jouer peut-être un rôle de contrepoids entre, d'une part, les puissances émergentes (Chine, Inde, Brésil), qui seront

¹⁷ Irina Bokova (1952-), directrice générale de l'UNESCO, élue pour quatre ans, a été ambassadrice de Bulgarie en France et auprès de Monaco et Représentante personnelle du Président bulgare à l'Organisation internationale de la francophonie et Déléguée permanente auprès de l'UNESCO de 2005 à 2009. Elle a obtenu sa maîtrise à l'Institut d'État des Relations internationales de Moscou et a étudié dans les universités de Maryland et de Harvard, aux États-Unis. Au cours de sa carrière, elle a représenté la Bulgarie aux Nations unies. (<http://www.unesco.org/fr/director-general/biography/>)

de plus en plus en difficulté, et par conséquent de plus en plus agressivement nationalistes, et, d'autre part, la grande puissance des Etats-Unis, pays extrêmement attrayant mais dont les contradictions ne cesseront de le fragiliser, et auquel je dois beaucoup. Que ce soit l'unilatéralisme dur avec Mr. Bush, ou *soft* avec Mr. Obama, cela reste de l'unilatéralisme, n'est-ce pas, tandis que le monde ne sera monde que s'il arrive à être multipolaire. L'Europe, au contraire, a la chance d'être un lieu kaléidoscopique. Elle a survécu à beaucoup de guerres et de conflits. Elle s'est rendue coupable de beaucoup de crimes dont elle n'a pas fini de faire l'anamnèse, nous le savons, et pourrait se positionner en arbitre pour apaiser les tensions qui ne manqueront pas de survenir dans l'avenir.

*QUESTION : Dans votre entretien avec Pierre-Louis Fort,¹⁸ vous comparez sur plusieurs points le catholicisme à l'orthodoxie qui vous a touchée, "imprégnée", pendant votre enfance, avant vos études de philosophie. Singularisant l'importance du mystère de l'incarnation dans la foi orthodoxe et l'appel constant des fidèles "au carrefour mélancolique ou extatique, selon, entre le corps et le verbe, les sens et le sensible", vous avouez avoir remarqué que votre "cheminement dans la Recherche de Proust" - cheminement qui a produit *Le Temps sensible*. Proust et l'expérience littéraire (1994) - avait mobilisé tout [votre] corps et que vous vous étiez "réincarnée" dans le texte que vous étudiez. Vous concluez en suggérant que votre lecture sensible vient peut-être de la tradition byzantine : "Peut-être [...] un philosophe ou un essayiste sortant de la Sorbonne, de la rue d'Ulm ou de Sèvres ne se sent pas obligé et encore moins autorisé à s'incarner ainsi dans une 'interprétation'. Je ne demande pas d'autorisation. M'est-elle déjà donnée par mon père orthodoxe, par cette tradition byzantine que j'essaie de réhabiliter au moment où l'Europe s'ouvre à l'Est, avec tant de mal, tant de réticences, même si cela se fera un jour à l'autre... ?" (pp. 650-51). Avons-nous affaire à deux approches critiques distinctes : l'approche philosophique française et l'approche kristevaïenne à tradition byzantine que vous avez d'abord empruntée à votre insu et que vous faites advenir dans *Meurtre à Byzance* et *Thérèse, mon amour* ? Vous avez aussi évoqué dans votre essai "L'Europe divisée" la "force de résistance qui sommeille dans la foi orthodoxe" que votre père vous a fait connaître.*

JULIA KRISTEVA : L'orthodoxie chrétienne m'a imprégnée d'une façon très sensorielle, et non pas de façon dogmatique ou religieuse, *stricto sensu*. Elle constitue pour moi plutôt un climat spirituel et assez fugace, parce que mon père a très vite compris que je n'étais pas et ne serais pas croyante. Mais, entre six et dix ans, il nous emmenait ma sœur et moi communier... à six heures du matin, afin que personne ne nous voie. Au bout d'un certain temps, on s'est rebellées et il nous a laissées en paix. Comme il allait chanter dans les églises, on allait le chercher après les offices, et je sens encore l'encens, je revois la profusion des fleurs sur les autels, le jour des Rameaux... Il nous parlait beaucoup de Dostoïevski et de Nikolaï Leskov,¹⁹ un écrivain russe moins

¹⁸ Pierre-Louis Fort, "Meurtre à Byzance, ou Pourquoi 'je me voyage' en roman" [entretien avec Julia Kristeva] : voir Julia Kristeva. *La Haine et le Pardon*, Fayard: 2005, 609-655.

¹⁹ Nikolaï Semionovitch Leskov (en russe : Николай Семёнович Лесков, né le 16 février 1831 -

connu dont mon père appréciait la tendresse de la foi. Dans le catholicisme, contrairement à ce qu'on pense, il existe beaucoup de richesses sensorielles. Qu'il s'agisse des dogmes officiels ou de la mystique ou de l'art, ces richesses sensorielles évoluent, se métamorphosent. Certains dogmes seront représentés dans ce qui est maintenant l'héritage culturel européen : telle institution inquisitoriale verra le jour, ou des bulles de Vatican qui font la pluie et le beau temps vont se succéder... À ce vaste continent s'ajoute l'extraordinaire littérature mystique où des femmes, notamment, réussissent une auto-analyse sans précédent de l'expérience sensible et qui n'a pas d'équivalent dans le monde du christianisme orthodoxe. Relisez Angèle de Foligno²⁰ ou Thérèse d'Avila²¹ : personne n'est allé aussi profondément au cœur de la chair féminine éprouvant plaisir ou déplaisir... Chez les orthodoxes, tout cela se vit, on le voit, on l'imagine, mais n'est jamais formulé aussi précisément et avec une lucidité autocritique aussi aiguë. Dans le catholicisme, cette façon de lier le *logos* aux expériences limites a donné lieu à un dépassement de la tradition figée des icônes. Elle a permis la naissance de l'art, de la peinture et la musique, diversifiés déjà au Moyen Âge, puis la floraison de la Renaissance, et ensuite le baroque aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'art a fleuri d'abord dans les églises et dans les monastères, et le plus souvent en dissidence avec les dogmes. Je cite dans mon étude le très beau livre d'une amie anglaise, Marina Warner,²² qui montre comment les peintres de la Renaissance ont été les précurseurs de l'invention de la Vierge. Très peu de textes évangéliques évoquent la Vierge, mais ces artistes, de par leur sensibilité, leur foi, leur goût de vivre à proximité du maternel, et leurs connaissances des civilisations gréco-romaines, se sont tellement imbibés de cet univers maternel et de plus en plus féminin, qu'ils ont rendu la Vierge-mère à l'Église, qui l'a finalement acceptée.

Nous, les athées, avons trop sous-estimé cette richesse sensible, et c'est l'une des critiques que j'adresse, dans mon livre sur Thérèse, à la conception et à la pratique de la laïcité. Certes, il faut continuer à "cibler", comme on dit maintenant, les abus de toutes les religions et de la religion catholique, en particulier. Je dis de "toutes les religions"

mort le 5 mars 1895 à Saint-Pétersbourg) est un écrivain russe que beaucoup de Russes considèrent comme "le plus russe de tous les écrivains russes". Ses œuvres principales sont *Chroniques*, *Gens d'Église* et *Lady Macbeth du district de Mtsensk*, œuvre dont Dmitri Chostakovitch a tiré un opéra.

²⁰ Angèle de Foligno (1248-1309) est une religieuse franciscaine du XIII^e siècle, l'une des premières grandes mystiques reconnues par l'Église catholique romaine.

²¹ Thérèse d'Avila (1515-1582) est une sainte catholique et une réformatrice monastique du XVI^e siècle. Avocate du retour à la pauvreté et à l'austérité de l'esprit carmélite authentique, elle s'est imposée comme maître à penser de la spiritualité chrétienne. Animée par son enthousiasme, Thérèse a su rendre sa foi par écrit à travers des poèmes aux vers faciles. Le style ardent et passionné est témoin de cet idéal d'amour qu'embrasse le choix de la vie monastique. Elle a laissé plusieurs écrits traitant de spiritualité : *Chemins de perfection* (*Camino de perfección*, 1569-1576), *Pensées sur l'amour de Dieu* (*Conceptos del amor de Dios*), et *Le château intérieur* (*Castillo interior ou las Moradas*, 1577).

²² Marina Sarah Warner (1946 -). Le livre dont Julia Kristeva parle s'intitule *Alone of All Her Sex: The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, 1976.

parce qu'il y a également des abus dans le judaïsme et dans l'islam, qui est, de nos jours, dénaturé avec le fondamentalisme des groupes fanatiques... Après avoir ciblé donc les méfaits des croisades, de l'Inquisition, des guerres de religion, il s'agit de montrer aussi comment notre culture contemporaine s'est arrachée du dogmatisme pour se construire avec et à travers le christianisme... Diderot était un religieux, Descartes aussi. Ce sont des ruptures faites avec et à travers le catholicisme qui nous ont conduits à la libre pensée. Quoi qu'on en ait, le religieux est une dimension fondamentale des sociétés, et le besoin de croire le disque dur de l'être humain. Au forum qui se tenait à Vienne ("The Force of Monotheism"²³), j'ai soutenu qu'une des forces du monothéisme est de pouvoir se renouveler de rupture en rupture, et que nous, les laïcs, les athées, sommes en rupture *de cela*... Et non pas du taoïsme ou de l'islam, ou de toute autre religion. Pour ne pas sombrer dans un athéisme mécaniste, il me paraît indispensable de revisiter et de réévaluer cet héritage religieux, de nous y ressourcer, de prendre ce qui est à prendre, de critiquer ce qui est à critiquer, afin de permettre aux habitants du troisième millénaire d'ajuster leur sensibilité, leur pensée. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je crois très profondément que l'Europe a un rôle à jouer entre deux grandes forces (pays émergents/Etats-Unis) qui menacent par leur dogmatisme et leur puissance les libertés singulières. Si l'Europe doit exister, il faudrait qu'elle puisse faire aussi une sorte d'anamnèse (je ne parle de réconciliation parce que cela n'est pas possible) qui favoriserait l'harmonie entre les deux grandes branches du monothéisme, d'abord les juifs et les chrétiens – au-delà de la repentance à propos de la Shoah – pour se comprendre mieux, et ensuite poursuivre ce dialogue apaisé avec les musulmans, s'ils le veulent bien. Pour l'instant, l'amertume et l'incompréhension prédominent, et beaucoup trop de violences de part et d'autre. L'Europe, cette nouvelle Byzance en devenir, pourrait offrir un modèle universel de liberté au monde, mais si l'on échoue à sa construction, je crains que cela n'ait pas lieu. D'où mon intérêt pour les expériences mystiques ou religieuses qui participent de l'identité européenne. La connaissance de la psychanalyse, mais aussi la fréquentation assidue de la littérature me permettent peut-être de mieux évaluer les richesses de la vie psychique humaine que recèlent ces formations spirituelles, malgré et par-delà les dogmatismes.

QUESTION : Peut-être allons-nous faire une affirmation que nous ne pouvons pas soutenir mais il nous semble que presque toutes les formes de mysticisme dans la religion catholique et dans l'islam (le soufisme est souvent ciblé) sont persécutées par les autorités qui détiennent le pouvoir parce qu'elles sont dangereuses.

JULIA KRISTEVA : Auparavant, je pensais comme vous... Mais l'histoire du mysticisme, entre autre, montre que l'émergence de la personne singulière, de ses droits

²³ Voir note 2 : "The Force of Monotheism: Psychoanalysis and Religions" International Conference...

et devoirs, est un événement du judéo-christianisme, et c'est sur cette base que se sont constituées – laïcisées – la notion et la pratique des droits de l'homme. Hegel qui connaissait bien l'histoire des religions l'avait dit à sa façon. Ma lecture, à partir de l'appui que je prends dans la théorie freudienne, me permet de réaffirmer mais aussi d'interroger cet événement sans précédent. Essayons de ne pas nous laisser aveugler par les abus de christianisme et de “transvaluer” (comme le voulait Nietzsche) cette tradition avec objectivité. Les théologiens catholiques étaient de fabuleux dialecticiens. Dans un premier temps, ils commencent par excommunier, persécuter, et les bûchers flambent. Puis ils trient deux ou trois de ces mystiques, qui sont les meilleurs, et au bout de trente ans ceux-ci deviennent des saints. Les mystiques sont en “exclusion interne” du dogme officiel, ils sont contre mais ils sont dedans. Et ils modifient le système subrepticement, à long terme...

QUESTION : Le catholicisme ne veut pas encourager le mysticisme, n'est-ce pas ?...

JULIA KRISTEVA: C'est beaucoup plus retors ! D'un côté, on ne va pas offrir l'expérience des mystiques à tout le monde, ces gens sont des dissidents sinon des hérétiques potentiels. Mais si et quand le chemin qu'ils ouvrent s'avère fécond, ils deviennent des saints et des saintes. Des exemples... inaccessibles... mais à méditer et à suivre, si possible. Tout le monde n'est pas saint, mais on peut excuser les extravagances quasi hérétiques de ce mystique-là pour viser une perfection extrême des esprits, et parfois même de la sensualité (c'est le cas des extases de Thérèse d'Avila). C'est un équilibrage, une récupération si l'on veut assez retorse mais très efficace, et qui ouvre une respiration du dogme, une évolution de l'idée même de liberté au singulier. Alors que dans d'autres religions les mystiques sont purement et simplement bannis. On aurait bien du mal aujourd'hui dans l'islam à produire une théologie interprétative de l'islam qui réunirait autour d'une table de réflexion sunnites, chiites et soufis.

QUESTION : N'y aurait-il pas des formes d'accord entre les mystiques chrétiens et, par exemple, les soufistes dans l'islam²⁴ à travers la poésie ? On peut penser à l'influence de la pensée du poète mystique persan musulman Djalal ad-Din Râmî (1207-1273).

JULIA KRISTEVA : Avec des poètes, cet accord est possible. Ainsi, il y a deux ans, quand j'ai fondé à Jérusalem le groupe de recherche “Standing Forum on Religions”,²⁵

²⁴ *Le soufisme* est un mouvement spirituel, mystique et ascétique de l'islam, qui est apparu au VII^e siècle. Doctrine ésotérique, il a pris ses racines dans l'orthodoxie sunnite, mais il s'est rapidement transformé, dans certains de ses courants tout au moins, et influence, et a influencé des dissidences chiites.

²⁵ *Standing Interdisciplinary Forum: Psychoanalysis, Belief, and Religious Conflicts*. La première réunion scientifique de ce forum s'est intitulée “The Unbelievable Need to Believe” et a eu lieu en novembre 2008. Julia Kristeva a donné la conférence d'ouverture du colloque le 20 novembre 2008. Le colloque a

nous avons invité Abdelwahad Meddeb,²⁶ un poète français d'origine tunisienne. Il nous a parlé de Rûmî²⁷ d'Ibn Arabî²⁸ et d'autres auteurs, mais ce sont des poètes que les autorités religieuses musulmanes ne reconnaissent pas, et dont elles ne veulent pas. Eux non plus d'ailleurs, il me semble.

QUESTION : Vous avez écrit sur Jean-Paul II²⁹ dans votre livre Cet incroyable besoin de croire.³⁰ Pourquoi ?

été organisé par le Freud Center for Psychoanalytic Studies and Research of the Israel Psychoanalytic Society.

²⁶ Abdelwahab Meddeb (1946 -) est un essayiste, poète et romancier franco-tunisien, spécialiste du soufisme, des cultures arabe et persane, et directeur de la revue internationale *Dédale*. Il enseigne également la littérature comparée. Dans sa thèse de doctorat “Écriture et double généalogie”, il défend un rapprochement entre l’Europe des Lumières et le monde arabo-islamique. En 2007, il a reçu le Prix international de littérature francophone Benjamin-Fondane.

²⁷ Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273) est un poète persan né à Balkh et mort à Konya où son père, théologien éminent, dirigeait une *madrasa*. Après plusieurs années d’études à Alep et à Damas, il s’installe à Konya, où il enseigne la jurisprudence et la loi canonique. En 1244 il rencontre Shams de Tabriz, un derviche errant qui devient son maître spirituel. Après la disparition tragique de Shams, il institue le *sama'*, cérémonie d’écoute spirituelle accompagnée de circumambulation des mystiques connus en Occident sous le nom de derviches tourneurs. Dans son recueil de plus de 25 000 distiques allégoriques et mystiques, le *Mathnawî*, Rûmî aborde beaucoup de problèmes moraux et de questions d’exégèse et de métaphysique dérivées de la lecture du Coran et des *hadîths*. Rûmî est l’un des rares intellectuels et mystiques dont la pensée a profondément affecté le monde islamique. Ses trois autres œuvres les plus célèbres sont *Dîvân-e Shams* ou *Dîvân-e kebir* (un recueil de couplets et de quatrains mystiques), *Madjâlis-e Sab’ah* (*Sept sermons*), *Fîbi-mâ-fîbi* (une compilation de discours).

²⁸ Ibn ‘Arabî (1165-1240) est né à Murcie, dans le pays d’al-Andalûs, et mort à Damas. Également appelé “Cheikh al-Akbar” (“le plus grand maître”, en arabe), c’est un poète, philosophe et mystique arabe, auteur de 846 titres. Son ouvrage métaphysique majeur, les *Illuminations de la Mecque* (ou *Illuminations mequoises* : “*Al-Futûhât al-Makkîyâ*”) décrit les aspects spirituels et métaphysiques du soufisme. En raison de sa rigueur, on lui a donné le surnom de “fils de Platon”. Certains considèrent que son œuvre aurait influencé Dante, voire Jean de la Croix.

²⁹ Jean-Paul II (Karol Józef Wojtyła, 1920-2005) est un prêtre catholique polonais qui a été élu pape de l’Église catholique le 16 octobre 1978 sous le nom de Jean-Paul II. Sa volonté de rapprocher les religions a amélioré les relations de l’Église catholique avec les Juifs, les Églises orthodoxes, et les Anglicans. En 1999 Jean-Paul II est devenu le premier pape à se rendre dans un pays à majorité orthodoxe (la Roumanie) depuis le schisme de 1054. Au cours de ce voyage, il a demandé pardon au nom des catholiques pour le sac de Constantinople. En voyage officiel en Bulgarie du 23 au 26 mai 2002, il a célébré le 24 mai l’une de plus importantes fêtes bulgares, dédiée aux frères Saints Cyrille et Méthode (*Sveti Kiril i Metodij*) qui ont créé l’alphabet cyrillique. On y fête l’écriture cyrillique, l’éducation et la culture bulgares.

Julia Kristeva se trouvait alors en Bulgarie pour recevoir le titre de *Doctor Honoris causa* de l’Université de Sofia St. Kliment Ohridski, la plus ancienne et la plus prestigieuse université de Bulgarie.

Dans l’article “*Foi et raison : pour quelle incultration ?*” dans lequel Julia Kristeva réfléchit à sa rencontre avec Jean-Paul II en Bulgarie en 2002, elle note : “Il m’a été donné de l’approcher en mai 2002, à Sofia, dans mon pays natal, sa visite coïncidant avec la célébration de l’alphabet cyrillique et mon obtention du titre de *Docteur Honoris Causa* de mon université Saint Clément d’Ohrid à Sofia. Je savais que

JULIA KRISTEVA : En 2002, j'ai été invitée à Sofia pour recevoir un doctorat *honoris causa* de l'Université de Sofia. Ce qui aurait dû être une fête a tourné au drame, puisque maman est morte d'une méningite foudroyante à ce moment-là. Et à Sofia, Jean Paul II était présent : c'était la fête de l'alphabet, des deux saints Cyrille et Méthode devenus "patrons de l'Europe". Très atteint par la maladie de Parkinson, le pape s'est exprimé en bulgare, langue qu'il avait apprise, malgré sa maladie et les difficultés qu'il avait à parler. Un prêtre a fini son intervention dans laquelle deux choses m'ont frappée, et je n'imagine pas un dignitaire d'une autre religion pouvant tenir un tel discours. Parce que les catholiques ont développé une culture à la fois politique et littéraire, et que Jean Paul II était non seulement un poète mais aussi un philosophe phénoménologue... D'abord, il a dit en substance qu'il était venu en Bulgarie (ce sont des agents bulgares qui avaient, paraît-il, tiré sur lui lors de l'attentat de la place Saint-Pierre qui l'a gravement handicapé) parce que la Bulgarie a réussi une cohabitation exemplaire entre chrétiens, juifs et musulmans [ce qui va dans le sens de ma vision de Byzance] et qu'elle a empêché la déportation des juifs pendant la deuxième guerre mondiale". Ensuite, il a rendu hommage à la culture bulgare qui a donné au monde l'alphabet slave, l'écriture, car c'est par l'écriture que s'exprime la liberté de chacun. Alors que je pensais qu'il faisait allusion à la Sainte Ecriture, il a lui-même précisé qu'il s'agissait évidemment d'elle mais aussi du fait que, par le truchement de l'écriture, chaque homme et chaque femme obtient la possibilité de s'exprimer en son nom propre". C'était très impressionnant.

On ne peut pas considérer l'histoire du christianisme sans se rendre compte qu'il a généré l'idée de sujet, de sujet singulier. Et cela, dès saint Paul. Plus explicitement encore, c'est Duns Scot³¹ qui a développé le concept d'*haecceitas* : c'est cet homme-ci, cette femme-là ; chacun est une singularité. En anglais, on dit "thisness"... La "vérité", ce n'est ni l'idée générale, ni la matière, mais le "ceci" et le "cela". Il fallait oser le penser ! Les catholiques ont compris qu'il n'y a de liberté qu'individuelle, que l'homme abstrait

le 31 décembre 1980 le pape avait nommé les deux frères Cyrille et Méthode, créateurs de cet alphabet, saints patrons d'Europe. *Solidarnosc* était alors en pleine expansion. Six mois après, le 13 mai 1981, Mehmet Ali Agca a commis l'attentat contre le pape, avec la participation des services secrets bulgares et du KGB. Je pensais à ces événements, en écoutant Jean-Paul II formuler ce qui m'a toujours paru une nécessité urgente, qu'aucun politique n'avait entrevue : l'Europe élargie ne se ferait pas sans une réconciliation entre les Églises d'Occident et l'Orthodoxie. Historien subtil et stratège optimiste, Jean-Paul II rappela que la Bulgarie s'était opposée à la déportation des juifs exigée par les nazis pendant la Shoah, et que l'entente qui s'était établie dans ce pays entre juifs, chrétiens et musulmans pourrait servir d'exemple au monde entier" (http://www.kristeva.fr/fides_et_ratio.html).

³⁰ Julia Kristeva, "N'ayez pas peur de la culture européenne." *Cet incroyable besoin de croire*, Paris : Bayard, 2007.

³¹ Jean Duns Scot (ca. 1266-1308) est un théologien et philosophe écossais de l'ordre des franciscains qui a fondé l'école scolaistique dite scotiste. L'école scotiste s'oppose à la doctrine thomiste définie un peu plus tôt par le théologien dominicain Thomas d'Aquin (ca. 1225-1274). Jean Duns Scot, le "Docteur subtil", invente le concept d'*haecceitas* ou de singularité basée sur le concept d'individuation : individualité d'une personne, d'une journée.

n'existe pas, et que les communautés sont toujours des redoutables adhérences qui entraînent l'écrasement de toute individualité. Nous touchons ici, une fois de plus, une différence fondamentale avec l'islam, me semble-t-il, dans lequel c'est l'obéissance qui prédomine. N'est-ce pas une raison de plus de travailler avec eux l'idée de libérer l'individu... Et de ne pas se "soumettre" ? Les féministes américaines m'agacent quand elles disent qu'il faut respecter les cultures nationales, et que si des musulmanes veulent porter le tchador, le voile ou le hijab, il faut respecter leur choix. Est-on en train de remplacer, aux USA, l'idée de liberté par celle de choix ? Il faudrait dans ce cas relire Simone de Beauvoir... Même chose avec les excisions dans certains pays d'Afrique. Je me demande où est le libre choix de ces fillettes, mutilées sexuellement ? Là où on excise les fillettes, le reste du monde devrait se taire puisque cela a à voir avec la culture du pays ? Et laisser se perpétuer une domination qui doit souvent beaucoup plus aux habitudes sociales archaïques qu'aux prescriptions religieuses, si tant est qu'elles existent en matière d'excision... Une femme éduquée, qui travaille, qui crée, disposant de son corps, indépendante financièrement, et pouvant être mère sans s'y confiner, reste partout dans notre monde toujours patriarcal encore un idéal à atteindre. L'instrumentalisation des croyances religieuses, quelles qu'elles soient, pour fonder une discrimination asservissante des femmes est à dénoncer et à combattre.

QUESTION : Votre dernier livre Thérèse, mon amour (2008) est consacré à Thérèse d'Avila. Quels sont les liens qui conditionnent votre préférence créative pour des femmes exceptionnelles de l'Europe du Moyen-Âge, donc pré-moderne comme Anne Comnène (Meurtre à Byzance) et Thérèse d'Avila (Thérèse, mon amour) ? Deux femmes qui choisissent d'écrire, l'une orthodoxe et byzantine, l'autre catholique et espagnole. Comment définiriez-vous ce que sont l'écriture et la langue pour l'une, Anne Comnène,³² et pour l'autre, Thérèse d'Avila ? Est-ce que pour Thérèse, l'écriture a une fonction thérapeutique tandis que chez Anne Comnène elle reflète plutôt un choix politique, celui de passer à la postérité sa version du gouvernement de son père, Alexis Comnène (1058-1118) ?

JULIA KRISTEVA : L'histoire de Thérèse est apparue dans ma vie par hasard, je connaissais très peu de choses d'elle, sinon qu'elle figurait en couverture du livre de Lacan, *Encore*, consacré à la jouissance féminine... Frédéric Boyer,³³ un de mes anciens

³² Anne Comnène (1083-1148) est la fille de l'empereur Alexis Comnène et d'Irène Doukas, sœur de Jean II Comnène. Épouse de l'historien Nicéphore Bryenne, elle compose l'histoire du règne de son père, l'*Alexiade*. Anne se distingue par sa formation intellectuelle. Elle a bénéficié d'un enseignement soigné en philosophie et en belles-lettres. Dans sa préface, elle indique qu'elle maîtrise aussi la rhétorique et les mathématiques. Elle anime un cercle intellectuel à Constantinople et commande des commentaires sur l'œuvre d'Aristote.

³³ Frédéric Boyer (1961-) est un écrivain. Il a aussi enseigné la littérature comparée aux universités de Lyon III et de Paris VII et également à la prison de la Santé à Paris. Il a dirigé le chantier de la nouvelle traduction de la Bible, à laquelle ont collaboré de nombreux écrivains contemporains (parmi lesquels François Bon, Emmanuel Carrère, Marie NDiaye, Valère Novarina, Jacques Roubaud), publiée en 2001 par les éditions Bayard où il est directeur éditorial en sciences humaines et religion.

étudiants, qui est devenu depuis directeur de Bayard Presse, avait préparé sous ma direction une thèse sur l'expérience spirituelle chez Dostoïevski, Proust et Kafka. Il m'a proposé de faire un petit livre sur un grand guide spirituel de l'Occident, "avec une interprétation anthropologique psychanalytique". J'étais en train d'écrire *Meurtre à Byzance*, j'ai proposé Anne Comnène. Il a préféré Thérèse d'Avila, "plus connue, voire célèbre". Je ne la connaissais presque pas. "Lisez-la et vous me direz." Et j'ai lu pendant six ans. Je me suis plongée dans son œuvre, sa vie, j'ai vécu avec elle et les féministes qui avaient écrit sur elle, américaines, italiennes, etc. J'étais fascinée par la richesse, par la justesse, par la complexité de cette mystique. Plus qu'un roman, c'est une histoire, c'est une philosophie, c'est une Église et une guerre contre l'Église. C'est une femme qui n'est pas qu'une femme... C'est un événement mondial !

QUESTION. Qu'en est-il du projet d'en faire une pièce de théâtre ?

JULIA KRISTEVA : Avec Olivier Py, le directeur de l'Odéon, on travaille sur la fin de mon roman, déjà écrite sous forme de dialogues; Thérèse est à l'agonie et revoit les êtres marquants de sa vie, surtout des femmes. Je suis en train d'adapter pour la scène ces dialogues afin de les rendre plus percutants.

QUESTION : Tout à l'heure, vous nous avez fait penser au travail de Michel de Certeau³⁴ qui a travaillé sur saint Jean de la Croix, un contemporain de Thérèse. Il aborde les choses en historien des idées et en ethnologue mais avec une formation théologique jésuite.

JULIA KRISTEVA : Je l'ai bien connu, et je me réfère souvent à son travail. Nous avions fait ensemble un séminaire à l'hôpital de la Cité universitaire sur "Psychose et vérité". Ça a donné lieu à un petit livre (qui n'a pas été réédité), dans la collection *Tel Quel*, qui s'appelle *Folle Vérité*.³⁵ Michel de Certeau est venu présenter Jean-Joseph Serein, son mystique adoré. J'avais invité aussi Eva de Vitray-Meyerovitch,³⁶ une spécialiste du poète Rûmî, et François Cheng³⁷ nous a parlé de la Chine. Je m'intéressais déjà à l'histoire des spiritualités et aux récits de ces états limites, sous un angle

³⁴ Michel de Certeau (1925-1986) est un intellectuel jésuite français. Philosophe et historien des religions, il a publié *La fable mystique* (1982) et des ouvrages de réflexion plus généraux sur l'histoire, la psychanalyse, et le statut de la religion dans le monde moderne.

³⁵ Julia Kristeva, dir. et Jean-Michel Ribettes, ed. *Folle vérité. Vérité et vraisemblance du texte psychotique*. Paris : Seuil, collection *Tel Quel*, 1979.

³⁶ Eva de Vitray-Meyerovitch (1909-1999) est traductrice, écrivain et docteur en islamologie. Chercheuse au CNRS (Centre national de la recherche scientifique), elle a dirigé le service des sciences humaines.

³⁷ François Cheng (1929-) est un écrivain, poète et calligraphe chinois, naturalisé français en 1971. Il a été élu à l'Académie française le 13 juin 2002, au fauteuil de Jacques de Bourbon Busset (34^e fauteuil).

d'approche psychanalytique, et pas du tout religieux. Michel, qui était anthropologue et psy également, a très bien joué le jeu. Ensuite, il est parti aux États-Unis. Et lorsqu'il est mort, beaucoup trop tôt, j'ai été bouleversée. Un certain nombre des personnes qui l'ont connu avaient été conviées à une messe à Saint-Ignace, une petite église à peine visible, cachée derrière les façades des magasins dans la rue de Sèvres. Quarante jésuites ont célébré la messe, avec des chants, devant une foule d'intellectuels et quelques paroissiens du quartier. Cinq ou six discours ont été prononcés en son honneur. L'un d'entre eux a évoqué son travail de philosophe, et un autre l'apport de sa réflexion de théologien : "C'était un vrai jésuite, parce qu'il est jésuite c'est être contre : un révolté".

QUESTION : Est-ce aussi être libre de ne pas être croyant, au sens courant ?

JULIA KRISTEVA : A vrai dire, je ne suis pas sûre qu'on puisse parler d'un "sens courant" de la foi : c'est forcément une expérience singulière, et à plus forte raison chez un homme exigeant comme Michel de Certeau. Enfin, un dernier souvenir, le prêtre qui lui avait donné l'extrême-onction nous a fait entendre la chanson que Michel de Certeau souhaitait pour accompagner la messe de son enterrement... C'était "Non, rien de rien, je ne regrette rien..." d'Edith Piaf. J'étais émue aux larmes, au point de dire au père Vallat, le supérieur de l'Ordre, que j'étais prête à entrer chez les jésuites s'ils acceptaient des femmes... Une boutade, évidemment. Un autre souvenir : Michel de Certeau m'avait envoyé des étudiants du Mexique qui étudiaient leur théologie à Paris, pour suivre mon cours sur la sémiologie qui était consacré pendant ce semestre au signe et au langage chez saint Augustin. Ils ont fait des exposés très, très brillants... Beaucoup faisaient partie du courant de la théologie de la libération, celui des prêtres défendant les paysans, les illétrés, les plus pauvres... un mouvement spirituel très politique qui a beaucoup secoué l'Amérique latine, et qui a connu des excès actuellement critiqués... Mais il me semble qu'un de ces étudiants est cependant arrivé à un poste hiérarchique important.

QUESTION : Thérèse d'Avila a suscité un certain intérêt chez Jacques Lacan ; Simone de Beauvoir fait son éloge dans Le Deuxième Sexe (1949) et Roland Barthes l'évoque dans son essai "Sur la lecture". Barthes postule "qu'il y a du Désir dans la lecture" : il rapproche l'expérience du lecteur de celle du "sujet mystique" et de celle du "sujet amoureux". Il prend pour exemple, très brièvement, Thérèse d'Avila, qui "faisait nommément de la lecture le substitut de l'oraison mentale" (dans Le Bruissement de la langue, Paris : Éditions du Seuil, 1984, p. 43). Dans Thérèse mon amour (Fayard, 2008) vous faites une lecture parallèle à celle de Barthes, mais en partant de l'écriture de Thérèse que vous percevez comme une sorte de remède : "Thérèse, telle que je la lisais, parvenait, en s'extasiant et en écrivant ses extases, non seulement à souffrir et à jouir corps et âme, mais aussi à se guérir (ou presque) de ses plus gros symptômes : anorexie, langueur, insomnies, syncopes (desmayos), épilepsie, gouta coral et mal de corazon, paralysie, étranges saignements et affreuses migraines". Selon vous, elle parvient à devenir par l'écriture une figure politique : "Mieux encore, elle devait réussir à imposer sa politique à celle de l'Église en réformant l'ordre du Carmel. À fonder dix-sept monastères en

vingt ans... À écrire une œuvre abondante... À se révéler très fine experte en métapsychologie, bien avant Freud... Amoureuse impénitente, agitée par un désir insatiable pour les hommes, les femmes, et naturellement pour l'homme-Dieu Jésus-Christ, elle ne songe pas un instant à voiler sa passion..." (p. 20). Pourriez-vous commenter ce que vous avez écrit ?

JULIA KRISTEVA : Thérèse d'Avila lisait beaucoup et s'est mise à écrire par la suite. Elle pratiquait l'oraison mentale qui consiste à lire des textes de la Bible et des Évangiles sans les prononcer à haute voix, donc à s'immerger sensoriellement dans l'écriture... ce qui produit chez l'orant/e des états régressifs, tantôt extrêmement jubilatoires, tantôt catastrophiques qui peuvent déstructurer la personne jusqu'à l'évanouissement. C'est un type d'expérience mystique pratiquée par les *Alumbrados* auxquels appartenaient des dissidents de la synagogue et beaucoup de femmes d'origine juive. Son guide, le franciscain Francisco de Osuna³⁸ qui a beaucoup compté pour Thérèse, représente parfaitement ces courants dissidents qui se développaient en Espagne au XVIe siècle. À sa suite, Thérèse a largement éprouvé les affres et délices de l'oraison mentale. C'est la mise en parole de ces états inquiétants qui l'ont progressivement éloignée de leurs risques : par la confession d'abord, comme le lui conseillaient ses confesseurs, par l'écriture à la longue. Elle a réussi à la fois la plongée dans une sorte de psychose induite par ce type d'oraison, et la mise en mots de cette décompensation voisine de l'épilepsie voire de la folie. On pourrait dire par conséquent, qu'à son insu Thérèse a pratiqué une sorte de thérapie, parce qu'elle a pu communiquer en langage ses états extrêmes de décompression ou d'extase.

QUESTION : Dans les Balkans, dans le folklore, nous avons des trenos, des lamentations... Quand quelqu'un meurt, des parentes peuvent entrer en transe et improviser des lamentations funèbres qui évoquent la vie et les souffrances de la morte. La verbalisation prend la forme de lamentation improvisée. Serait-ce du même ordre ?

JULIA KRISTEVA : Ce sont des genres qui sont déjà codés, et qui abréagissent l'angoisse mais n'essaient pas de l'élucider. Au contraire, Thérèse s'essaie seule à faire son introspection en l'écrivant. En effet, la jouissance dans laquelle le verbe joue un rôle important est présente, parce que le refoulement chrétien n'est pas un refoulement massif. On demande aux catholiques de maîtriser la pulsion qu'ils ont vécue dans la régression, jusque dans la transe si vous voulez, et de s'apaiser, afin de la traduire le plus possible dans des mots, donc de faire confiance au verbe et à l'écrit. De ce fait, c'est-à-dire de la place maîtresse accordée au langage dès le début, l'expérience devient thérapeutique, au sens moderne du terme. C'est la raison pour laquelle je propose ce

³⁸ Francisco de Osuna (1497-1541) est un auteur espagnol, né à Séville. Son livre *Le Troisième Alphabet spirituel* a influencé Sainte Thérèse d'Avila. Le livre est considéré comme un chef-d'œuvre de la mystique franciscaine.

raccourci hyperbolique : sans Thérèse, sans ces mystiques écrivains, il n'y aurait pas eu la psychanalyse. En effet, en travaillant sur les documents de l'époque, j'ai pu constater que les confesseurs dirigeaient spirituellement les femmes, les écoutaient en confession, et les incitaient à écrire leur vie, à analyser les mouvements les plus intimes de leur âme et de leur corps...

QUESTION : En Espagne ou en France ?

JULIA KRISTEVA : En Espagne et en France aussi... Et ils les incitaient à écrire des "vies" : un genre très prisé à l'époque. Les féministes ont signalé ce phénomène, mais il convient de le reprendre et de détailler comme il s'est transformé dans les salons du XVIII^e et parmi ces femmes cultivées recomposant leur vie par l'écriture, notamment les épistolières. Rappelons-nous Madame de Sévigné. Ses lettres à sa fille, Mme de Grignan, déclinent avec finesse et âpreté la rivalité amoureuse et mortelle entre mère et fille, et comment cette passion arrive à se sublimer dans/par l'écriture. Simone de Beauvoir souligne, dans la trajectoire de Thérèse la mystique, la femme qui essaie de s'émanciper en devenant écrivain. Elle est très admirative du livre que Thérèse a écrit sur sa vie. Dans le chapitre sur les mystiques du *Dixième Sexe*, Beauvoir déplore cependant que la sainte ne soit pas arrivée à se libérer de l'Église, ce qui est vrai : Thérèse est restée à l'intérieur de l'Église. Ce faisant, Beauvoir méconnaît le côté politique de Thérèse : constructrice de monastère, Thérèse mène de véritables combats avec la hiérarchie de l'Église pour réformer le Carmel, et pour fonder le Carmel déchaussé.

QUESTION : En écrivant sur ces deux figures de femmes intellectuelles et chercheuses de vérité que sont Anne Comnène et sur Thérèse d'Avila, de laquelle seriez-vous la plus proche ? Dans laquelle vous "réincarnez-vous" le plus, dans le sens que vous donnez à ce mot ?

JULIA KRISTEVA : On me pose souvent cette question à propos de Hannah Arendt, de Mélanie Klein ou de Colette. En fait, non, je ne me réincarne dans aucune de ces personnalités. On dit que je fais preuve de générosité à leur égard, et c'est le compliment qui me plaît le plus, car si je les critique parfois c'est aussi en les aimant, mais sans m'identifier à elles pour autant. C'est plutôt de l'empathie, de l'admiration. Anne Comnène était trop royale et trop mélancolique : aucun rapport avec moi ! Peut-être que je peux me retrouver dans certains états d'abandon et de solitude de Thérèse, mais c'est vraiment pour vous faire plaisir... Dans son activité intellectuelle, le volet "romanesque" existe. Mais la partie la plus importante de ses textes est une réflexion sur Dieu et son "mariage" avec elle, sur cette passion qu'elle ressent et n'arrête pas d'analyser : ce n'est pas de la théologie savante, mais c'est tout comme, plutôt de la théologie intime. De plus, elle crée un Ordre, fait des fondations, ouvre des monastères. Aucun rapport avec moi !

QUESTION. N'avez-vous pas fondé le Conseil national Handicap (CNH), le Centre Roland Barthes, l'Institut de la pensée contemporaine, le Forum de Jérusalem...

JULIA KRISTEVA. C'est vrai, mais je suis très loin du compte !!! Et la compétition reste ouverte... Thérèse en a fait dix-sept ! D'une certaine manière, je suis une "femme d'affaires", comme Thérèse le disait d'elle-même avec humour. J'ai envie de créer dans la réalité... alors je fais des institutions.

QUESTION : Est-ce que vous voulez préciser comment vous entendez le concept de réincarnation dans le texte ?

JULIA KRISTEVA : C'est juste une boutade de plus. On avait demandé au poète russe Maïakovski,³⁹ s'il croyait... Maïakovski a écrit de la poésie révolutionnaire, futuriste, pas excellente de mon point de vue, mais qui fait date... Avec Roman Jakobson⁴⁰ nous avons souvent parlé de lui, et il m'a montré ce texte dans lequel Maïakovski dit qu'il croit en la réincarnation. Puisqu'il ne délire pas, il est évident que pour lui c'est le texte, le poème, qui le "réincarne". Quand Maïakovski écrit, il met tellement d'intensité de lui-même, du "sémiotique" au sens que je donne plus haut à cette expérience du langage, qu'il revit dans ses textes : non pas que le texte va lui survivre, mais parce que l'écriture du poème lui procure une nouvelle vie. Il m'arrive de constater cela par exemple dans certaines séances de psychanalyse – où la parole obtient un effet de renaissance pour le patient.

QUESTION : Le texte donne-t-il aussi de l'énergie à l'auteur ?

JULIA KRISTEVA : Précisément ! Je donne de l'énergie à mon texte et le texte me donne une nouvelle énergie.

QUESTION : Cela a-t-il à voir avec le mysticisme byzantin ?

JULIA KRISTEVA : Ce va-et-vient entre le corps et le verbe, et le verbe qui se fait chair, est présent dans toute la chrétienté... Mais nous l'observons aussi dans une

³⁹ Vladimir Vladimirovitch Maïakovski (également orthographié Maïakovsky; en russe: Владимир Владимирович Маяковский, 1893-1930) est un poète, dramaturge et futuriste russe, de grande importance pour l'avant-garde russe.

⁴⁰ Roman Ossipovitch Jakobson (en russe : Роман Осипович Якобсон, 1896-1982) est un penseur russe qui devient l'un des linguistes les plus influents du XX^e siècle. Réfugié à Prague et membre du fameux cercle linguistique de Prague, il pose les premières pierres du développement de l'analyse structurale du langage, de la poésie et de l'art.

séance de psychanalyse réussie, quand nous donnons une interprétation qui fait mouche, le patient, qui est arrivé blême, malheureux, oppressé, ressort de la séance, le teint rose, la démarche dynamique – ce n'est pas de l'extase mais il respire beaucoup mieux ! La circulation sanguine s'est transformée, l'œil est plus vif, le *feedback* de la parole juste et vraie est perceptible dans le corps. Quand on réussit à écrire quelque chose de vrai pour soi, et qui le sera peut-être aussi pour un lecteur sur dix mille, il se produit une rencontre entre le sens et le sensible, “le verbe et la chair”, qui donne cette impression de renaissance. Colette en parle aussi, elle l'appelle “éclosion”. Elle la cherche dans la nature en regardant les fleurs, les oiseaux, les chats, mais c'est l'écriture qui lui procure cette impression de renaître.

QUESTION : Avec Thérèse, mon amour, avez-vous éprouvé un peu cette relation ?

JULIA KRISTEVA : Oui je n'arrivais pas à la quitter, et c'est pour ça que le livre a pris cette forme énorme, à la fois acte d'amour, reconnaissance de dette vis-à-vis de son époque et de son destin, et peut-être aussi une sorte de thérapie personnelle pour moi-même : ma révolte contre mon père, mon athéisme, ma nouvelle façon de “transvaluer” le passé. Je voulais à la fois raconter sa biographie, parce que les gens ne la connaissent pas, citer de larges extraits de ses écrits, la contemporanéiser avec des interprétations d'aujourd'hui, et donner des points de vue personnels. J'espérais que mon éditeur me dirait d'arrêter, mais au contraire, il m'a encouragée : “Formidable !” Aussi je n'ai pas eu à raccourcir, à resserrer, ce qui est toujours fastidieux et pénible. Les presses de l'Université de Columbia sont en train de traduire en anglais *Thérèse*.

Monsieur Stefan Hollstein arrive alors pour accompagner Madame Kristeva à la réception que l'Ambassade de France à Berlin donne en son honneur. Julia Kristeva nous invite à lui poser une dernière question.

*QUESTION : Si l'on adopte votre lecture d'Hanna Arendt, est-ce qu'on peut considérer l'interview comme un lieu, un *topos*, où on partage son récit avec autrui, donc un espace de *polis* ? Et dans cette perspective, est-ce que la psychanalyse serait une version de l'interview, ou est-ce que l'interview serait le paradigme primordial, primaire de la psychanalyse ?*

JULIA KRISTEVA : Oui, l'interview est évidemment un acte politique, au sens large. C'est pourquoi je suis très pointilleuse et que je ne lâche pas facilement mes interviews. J'ai envie de les revoir, de les fignoler car je ne les trouve jamais assez bien formulées. Je désire que ce que je dis soit transmis de la manière qui fasse sens et un sens le plus exact possible. C'est peut-être une sorte de survalorisation de la *polis*, de ma part.

Quant à la seconde partie de votre question, même s'il peut exister une maïeutique dans l'interview, l'interview n'est pas comparable au dialogue très particulier qui se construit entre le patient et le psy. C'est d'un transfert/contretransfert qu'il s'agit

dans ce cas et l'échange des paroles est alors asymétrique, le but étant de débusquer le désir refoulé du patient, de l'aider à donner sens aussi au négatif, à élucider les traumatismes, etc. Et cela dans un cadre où les deux subjectivités, de l'analyste et de l'analysant, se rencontrent, mais dans une disparité fondatrice – le patient associe, rêve, souffre ; le psy interprète, dénoue, libère.

Peut-être qu'il faut laisser dans l'interview un peu de spontanéité et de décousu...

QUESTION : Oui, nous vous en remercions infiniment. Votre générosité s'y révèle mieux, pleine et accueillante, hospitalière...

JULIA KRISTEVA : Ça, c'est peut-être slave ou... féminin. On me le dit souvent. Même si je rêve de moments solitaires où j'aurais plus de temps pour écrire mes romans, et même si les interviews, les conférences, me fatiguent, je me sens complètement à l'aise dans le dialogue, l'échange. J'ai impression d'être dans ces états de grâce dont on a parlé à propos de l'analyse... La relation avec autrui fait "un été dans mon cœur", comme disait Ronsard.

WORKS CITED

- Barthes, Roland. *Le bruissement de la langue*. Editions du Seuil, 1984. Print.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris: Editions de Minuit, 1972. Print.
- Hollstein, Stefan. "Introduction." *Kristeva in Process: The Fertility of Thought*. Ed. Michèle Viallet et al. Spec. issue of *Cincinnati Romance Review* 35 (2013). 1-17. Web. <www.cromrev.com>.
- Kristeva, Julia. "Bakhtine, le mot, le dialogue et le roman." *Critique* 23.239 (1967) : 438-65. Print.
- . "Pour une sémiologie des paragrammes." *Tel quel* 29 (Printemps 1967) : 53-75. Print.
- . *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIXe siècle, Lautréamont et Mallarmé*. Paris : Le Seuil, 1974. Print.
- . *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988. Print.
- . *Les Samouraïs*. Paris : Fayard, 1990. Print.
- . *Le Vieil Homme et les loups*. Paris : Fayard, 1991. Print.
- . *Les nouvelles maladies de l'âme*, Paris : Fayard, 1993. Print.
- . *Possessions*. Paris : Fayard, 1996. Print.
- . "L'amour de l'autre langue." *L'avenir d'une révolte*. Paris : Calmann-Lévy, 1998. Print.
- . *Le génie féminin. Hannah Arendt*. Paris : Fayard, 1999. Print.
- . *Meurtre à Byzance*. Paris : Fayard, 2004. Print.
- . *Thérèse mon amour*. Paris : Fayard, 2008. Print.

- . "Penser la liberté en temps de détresse." *Julia Kristeva: Prix Holberg*. Paris : Fayard, 2005. 145-158. Print.
- . "Meurtre à Byzance, ou Pourquoi 'je me voyage' en roman." Entretien avec Pierre-Louis Fort. *La haine et le pardon. Pouvoirs et limites de la psychanalyse III*. Julia Kristeva. Texte établi, présenté et annoté par Pierre-Louis Fort. Paris : Fayard, 2005. 609-655. Print.
- Kristeva-Joyaux, Julia. "Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie." Avis du Conseil économique, social et environnemental, présenté par Mme Julia Kristeva-Joyaux, rapporteur au nom de la section des Relations extérieures. Séance des 23 et 24 juin 2009. Année 2009, No 19. Web. 10 Sept. 2008. <<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/094000309/index.shtml>>.
- Kristeva, Julia, dir. and Jean-Michel Ribettes, ed. *Folle vérité. Vérité et vraisemblance du texte psychotique : séminaire*. Paris : Seuil, collection *Tel Quel*, 1979. Print.
- Rousseau, Christine. "Julia Kristeva, la Byzantine." *Le monde*, 6 Fév. 2004. Web. 11 Nov. 2008. <www.lemonde.fr>.